

**LISEZ-MOI
AVANT DE MOURIR**



Ghost

Lisez-Moi Avant de Mourir

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Seuil du Sarcophage	4
Chapitre 2 : L'Encre Tiède	10
Chapitre 3 : La Mécanique de l'Effroi	16
Chapitre 4 : L'Imposture Mise à Nu	22
Chapitre 5 : Le Rythme Cardiaque	28
Chapitre 6 : Le Fantôme du Jeune Poète	34
Chapitre 7 : L'Hécatombe Critique	40
Chapitre 8 : La Logique de l'Abattoir	46
Chapitre 9 : Le Rôle du Traître	51
Chapitre 10 : L'Aveu de l'Encre	57
Chapitre 11 : Le Déluge Noir	62
Chapitre 12 : Chute de la Nouvelle Garde	68
Chapitre 13 : L'Agonie du Doyen	74
Chapitre 14 : Le Climax de Sang	80
Chapitre 15 : Le Point Final	86

Chapitre 1

Le Seuil du Sarcophage

L'ascenseur descendait comme un couperet chromé s'enfonçant dans la gorge de la terre, et avec lui, les sept derniers égos de la république des lettres. Le silence était une insulte. Elias Thorne tapotait son monocle contre le revers de sa veste en tweed, une manie de métronome cassé qui semblait scier les nerfs de Clara Valmont. Elle, debout dans son tailleur noir, une lame de rasoir gainée de soie, fixait les chiffres rouges défiler sur le panneau de commande : -1, -2, -5, -10.

— Vous savez, Thorne, ce genre de mise en scène sent le romantisme de seconde zone, lâcha Clara, sa voix découpant l'oxygène recyclé de la cabine. Marcus a toujours eu le goût du mélodrame, mais nous enterrer vivants pour nous montrer un tas de gribouillis, c'est... redondant.

Elias ne détourna pas le regard. Ses doigts tachés de nicotine, ces phalanges jaunes qui avaient autrefois signé des arrêts de mort littéraires d'un simple trait de plume, tremblaient à peine.

— Le génie n'a jamais été poli, ma chère. Si ce manuscrit est ce qu'il prétend être, nous ne sommes pas ici pour le lire. Nous sommes ici pour être sanctifiés par lui. Ou pour l'exécuter.

[NOTE DE MISE EN SCÈNE : PLAN LARGE SUR LES SEPT VISAGES.
L'AMBITION, LA HAINE ET L'OZONE SE MÉLANGENT DANS CET ESPACE CLOS.]

À côté d'eux, les cinq autres — le gratin du venin, les arbitres du goût dont les colonnes dans le **New Yorker** ou **Le Monde** faisaient pleurer les poètes en

position fœtale — restaient prostrés dans une compétition de mutisme. Ils étaient les sept têtes de l'hydre, conviées au banquet du silence.

Les portes s'ouvrirent avec un soupir hydraulique qui ressemblait à un râle d'agonie.

Le Domaine Thorne n'était plus qu'un souvenir à la surface, à des dizaines de mètres au-dessus. Ici, c'était le Sarcophage. Une chambre forte aux parois de titane brossé, éclairée par une lumière indirecte, lactée, presque chirurgicale. Pas de coins. Pas de cachettes. Juste une table de marbre noir au centre exact de la pièce, et sur cette table, un objet qui semblait absorber la lumière au lieu de la réfléchir.

— Entrez, messieurs dames, murmura une voix désincarnée via un interphone invisible. La voix de Marcus Thorne. Elle semblait plus aiguë que d'habitude, presque vibrante d'une excitation enfantine. Prenez place. Le futur de l'humanité est entre ces pages.

Ils avancèrent sur le sol en polymère, le bruit de leurs pas étouffé, comme s'ils marchaient sur des cadavres. Clara s'installa à la droite d'Elias. Les cinq autres — le jeune prodige de la déconstruction, la romancière ratée devenue critique féroce, le poète alcoolique reconverti dans l'analyse de marché — se répartirent autour du marbre avec la précision d'une cour de justice médiévale.

— On se croirait dans un mauvais remake de Fritz Lang, ricana le poète alcoolique, en sortant une flasque d'argent.

Soudain, le vrombissement sourd qui accompagnait leur descente cessa.

CLAC.

Le son fut celui d'un monde qui se ferme. Derrière eux, la porte en titane, une masse de dix tonnes d'alliage impénétrable, venait de se verrouiller. Pas un clic électronique,

mais un verrouillage mécanique profond, viscéral, le genre de bruit qui annonce que l'on a quitté le temps des hommes pour entrer dans celui de la géologie.

— Marcus ? appela Elias, en redressant son monocle. Marcus, cette plaisanterie commence à devenir claustrophobe. Ouvrez cette porte.

Pas de réponse. Juste le sifflement de l'air pulsé.

[ANALYSE TEXTUELLE : LE TEMPS SE CONTRACTE. LE RÉCIT PASSE D'UNE ATMOSPHÈRE DE THRILLER À UNE CLAUSTROPHOBIE EXISTENTIELLE. OBSERVEZ LES MAINS DE CLARA VALMONT.]

Clara ne regardait plus la porte. Elle fixait le manuscrit.

Il n'avait pas de couverture. Pas de titre. Juste une pile de feuilles de vélin épais, reliées par une ficelle de cuir noir. Mais ce qui frappait, ce qui forçait la pupille à se dilater, c'était l'encre. Même à deux mètres, on pouvait voir qu'elle bougeait. Elle ne séchait pas. Elle luisait d'un noir huileux, iridescent, comme du pétrole mélangé à du sang frais. Une chaleur s'en dégageait, une pulsation thermique qui semblait synchronisée avec les battements de cœur des invités.

— Regardez, chuchota Clara, sa voix dépouillée de son ironie habituelle.

Elle pointa du doigt la première page.

Les mots s'y dessinaient au fur et à mesure. Sans plume, sans main. L'encre montait de la fibre du papier, s'organisant en une typographie parfaite, brutale.

Elias se pencha. Il lut à haute voix, sa voix de stentor se brisant sur la première syllabe :

— « Ils entrèrent dans la chambre, fiers de leur propre importance, ignorant que Marcus Thorne gisait déjà dans son bureau, la gorge ouverte par une lettre de refus de publication aiguisée comme un scalpel. »

Un silence de plomb tomba sur le Sarcophage.

— C'est... c'est une mauvaise blague, bégaya le poète en laissant tomber sa flasque. Le métal résonna contre le sol, mais le bruit fut immédiatement étouffé par le papier qui tournait tout seul.

La deuxième page s'écrivait déjà.

— « Clara Valmont pensa d'abord à un dispositif holographique, continua Elias, sa main tremblante s'approchant du papier sans oser le toucher. Elle pensa au code de la porte. Elle ignora que le code n'était pas une suite de chiffres, mais le nombre de mots restants à lire avant que le prochain d'entre eux ne cesse de respirer. »

— Arrêtez de lire ! hurla le jeune prodige en se levant brusquement.

Il se jeta sur la porte, frappant le titane de ses poings. Le métal ne vibra même pas. Il était dans un tombeau de haute technologie, conçu pour résister à une attaque nucléaire, et l'air commençait à paraître lourd, chargé d'une odeur de vieux papier humide et de cuivre.

Clara, les yeux rivés sur le manuscrit, vit une nouvelle ligne se former. Elle ne pouvait pas détacher son regard. C'était le mécanisme de la curiosité morbide, la maladie professionnelle de ceux qui vivent par les mots des autres.

— « Elias Thorne, lut-elle à son tour, sa voix devenant un murmure d'outre-tombe, se souvint soudain de l'hiver 1994. De ce jeune auteur nommé Julian qu'il avait méprisé en public et dont il avait pillé les carnets intimes après son saut du pont des Arts. Elias comprit que l'encre ne venait pas d'un encrier. Elle venait de la mémoire. »

Elias Thorne recula, le visage d'un gris de cendre. Son monocle tomba et s'écrasa au

sol dans un bruit de cristal brisé.

— Comment... comment ce livre peut-il savoir ?

Le livre ne répondit pas. Il se contenta de produire un nouveau paragraphe, décrivant avec une précision clinique la sueur qui perle actuellement sur le front d'Elias et la manière dont son sphincter se contracte sous l'effet de la terreur.

Le méta-récit venait de les dévorer. Ils n'étaient plus des critiques. Ils n'étaient plus des êtres humains. Ils étaient devenus des personnages secondaires dans une œuvre dont le seul but était leur propre épuration.

Une lumière rouge s'alluma au-dessus de la porte. Un compte à rebours numérique apparut sur la paroi de titane : 1200.

Le nombre de mots du premier chapitre.

Chaque mot qu'ils lisaient, chaque mot que le livre générait pour décrire leur agonie, faisait descendre le compteur.

— Si on arrête de lire, on reste bloqués ici ? demanda le poète, les yeux fous.

— Si on continue de lire, dit Clara en regardant la page où son propre nom commençait à être souligné par un trait de sang noir, on accélère la fin.

Elle tendit la main vers la ficelle de cuir. L'encre parut bouillir à son approche.

Le Sarcophage n'était pas une chambre forte. C'était une presse à imprimer humaine. Et le premier chapitre n'était que l'introduction du massacre. Elias Thorne s'effondra sur sa chaise, ses mains tachées de nicotine agrippant le bord de la table de marbre, tandis que les pages continuaient de se tourner avec un bruit de frottement de peau sèche contre la pierre froide.

La porte ne s'ouvrirait que lorsque l'histoire serait terminée.

Et l'histoire exigeait un point final sanglant.

Chapitre 2

L'Encre Tiède

L'obsidienne ne reflète pas la lumière, elle l'engloutit, elle la digère comme un estomac de pierre noire posé au centre du Sarcophage. Sur cette table qui ressemble à un autel pour sacrifices bureaucratiques, le manuscrit repose, d'une blancheur obscène, presque radioactive sous les néons froids de la chambre forte. Elias Thorne avança une main tremblante, ses doigts jaunis par des décennies de tabagisme sélectif ressemblant à des serres de rapace en fin de course. Il y avait dans l'air une odeur de métal chauffé et d'ozone, le parfum typique de l'isolement technologique total, mais sous cette couche stérile, Elias percevait autre chose. Une senteur organique. Quelque chose qui rappelait le liquide amniotique et le vieux cuir mouillé.

— Ne le touchez pas si vous n'avez pas l'intention de finir ce que vous commencez, Elias, lâcha Clara Valmont, sa voix claquant comme un fouet dans le silence pressurisé de la pièce.

Le Doyen ne répondit pas. Il ajusta son monocle, une relique d'un autre siècle qui semblait absorber le peu de dignité qui lui restait. Il posa la paume sur la première page. Ce n'était pas du papier. C'était de la peau de vellum, mais une peau qui conservait une température interne. Trente-sept degrés. Le manuscrit palpitait. L'encre, noire comme un trou noir, n'était pas sèche. Elle luisait, grasse, visqueuse, animée d'un mouvement brownien imperceptible à l'œil nu mais terrifiant pour l'instinct.

Elias Thorne lut les premiers mots à voix haute, sa voix de parchemin se brisant sur les voyelles.

« L'instant où le premier mot est lu est l'instant où le couteau s'enfonce. Marcus Thorne, le mécène au sourire de soie, sent actuellement l'acier froid glisser entre sa troisième et sa quatrième vertèbre cervicale, juste derrière la porte blindée que vous avez scellée de l'intérieur. »

Un rire nerveux s'échappa des lèvres de Clara, mais il mourut instantanément. Elias ne s'arrêta pas. Ses yeux s'agrandissaient derrière son verre correcteur. L'encre sur la page semblait s'étirer, se reformant en temps réel au fur et à mesure que ses pupilles balayaient les lignes.

« Le sang de Marcus n'est pas rouge sous cette lumière artificielle ; il est de la couleur de l'encre que vous caressez du regard. Il ne peut pas crier. Ses cordes vocales ont été sectionnées avec une précision chirurgicale, un hommage à la critique acerbe qu'il a financée pendant tant d'années. À cet instant précis, à 20h14 et 12 secondes, il s'effondre contre le panneau de titane. Le bruit que vous avez pris pour une dilatation thermique des parois était le choc de son crâne contre la porte. »

— C'est une blague, murmura le poète au fond de la salle, les mains enfoncées dans ses poches. Une mise en scène de mauvais goût. Marcus adore le Grand Guignol.

— Regardez l'encre, dit Elias, sa voix n'étant plus qu'un souffle d'agonie. Regardez-la. Elle chauffe.

C'était vrai. Une vapeur légère, une brume de soufre et de sang, s'élevait du manuscrit. Les mots se bouscuaient sur le papier, se réécrivant, s'allongeant pour décrire la panique qui commençait à saturer l'oxygène du Sarcophage.

« Elias Thorne transpire. Une goutte de sueur acide s'apprête à tomber de son nez sur l'adjectif "agonie". Clara Valmont cherche une issue du regard, oubliant que le code de sortie est une équation sémantique cachée au milieu du chapitre quatre. Vous êtes les lecteurs de votre propre autopsie. »

La sueur tomba effectivement. Elle grésilla au contact du vellum. Le compteur mural, ce chiffre 1200 qui brillait en rouge sang sur la paroi de titane, passa brusquement à 1142. Chaque mot prononcé, chaque mot absorbé par leurs rétines, consommait l'existence même de l'espace-temps à l'intérieur de la cellule.

— C'est un piège de rétroaction, analysa Clara, sa façade de glace commençant à se fissurer, révélant la terreur brute en dessous. Le livre ne décrit pas seulement ce qui arrive dehors. Il nous digère. Plus nous lisons, plus nous donnons de la substance à l'assassin. Si le texte dit qu'il ouvre la porte, il l'ouvrira, peu importe les protocoles de sécurité de la chambre forte.

Elias continua sa lecture, incapable de détacher ses doigts de la feuille qui semblait maintenant adhérer à sa peau par une succion invisible. L'encre se mit à couler, non pas vers le bas, mais vers le haut, remontant le long de son index comme une armée de fourmis magnétiques.

« Le corps de Marcus est maintenant un poids mort. L'assassin retire ses gants. Il ne porte pas de masque, car les morts n'ont pas besoin de visages pour se souvenir. Il tape le premier code. Le Sarcophage vibre. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? Ce bourdonnement dans vos molaires. »

Un bourdonnement sourd, une fréquence infrasonore, fit trembler les verres de cristal posés sur le buffet de luxe.

— Arrête de lire, Elias ! hurla le poète. Si tu t'arrêtes, l'histoire s'arrête !

— Je ne peux pas, gémit le vieil homme. Les mots... ils me tirent les yeux. Si j'arrête, j'ai l'impression que mon cœur va cesser de battre en même temps que la phrase.

Il tourna la page. Le bruit fut celui d'une déchirure de chair fraîche. Le chapitre 2 s'intitulait désormais : *La Critique est un sport de boucherie.*

L'encre bouillonnait maintenant, formant des cloques sur le papier qui éclataient en libérant des phrases de plus en plus précises sur le passé des invités.

« Vous vous souvenez de 1994, Elias ? Le jeune garçon aux cheveux bouclés qui vous a confié son manuscrit sur les quais de la Seine ? Vous lui avez dit qu'il n'avait aucun talent. Vous avez attendu qu'il se jette dans l'eau glacée pour publier son œuvre sous votre nom. Regardez la page 14. Le texte y est écrit avec l'eau de ses poumons. »

Elias Thorne suffoqua. Il porta la main à sa gorge, sentant une humidité soudaine. Ce n'était pas de la sueur. C'était de l'eau de rivière, froide, saumâtre, qui commençait à déborder de ses yeux et de sa bouche. Il essayait de reculer, mais la table d'obsidienne semblait l'attirer comme un aimant noir. Le livre était devenu un trou de ver textuel.

— Ce n'est pas un livre, réalisa Clara en reculant vers le mur de titane. C'est une imprimante à réalité. Chaque substantif est une exécution.

Le compteur tomba à 900.

Le texte sur la page commença à décrire la réaction de Clara.

« Clara Valmont pense à la lame de rasoir qu'elle cache dans son poudrier. Elle se demande si se trancher les veines est plus douloureux que de lire la vérité sur la manière dont elle a détruit la réputation de la poétesse Sarah K. pour une simple histoire de jalousie de salon. L'encre devient tiède, Clara. Tiède comme le sang que vous allez bientôt verser sur ce sol en pierre de lune. »

Clara ouvrit son sac de créateur. Ses mains tremblaient tellement que le poudrier

tomba au sol, s'ouvrant pour révéler non pas du maquillage, mais une lame d'acier chirurgical, déjà rouillée, déjà faim.

— Le livre écrit l'avenir à partir de nos péchés, hurla-t-elle. Marcus n'est pas mort parce qu'il nous a invités ! Il nous a invités parce qu'il savait que le livre finirait le travail !

Le Sarcophage commença à se contracter. Les murs de titane, censés être indestructibles, gémissaient, se rapprochant de quelques millimètres à chaque adjectif cruel. L'espace se raréfiait, transformant la chambre forte en un véritable cercueil de luxe. Elias Thorne, les poumons noyés par une rivière invisible, continuait de lire, car c'était sa seule source d'oxygène, sa seule façon de rester ancré dans un présent qui s'effiloçait.

« L'assassin est maintenant dans le sas intermédiaire. Il sent l'odeur de la nicotine d'Elias. Il sourit. Il sait que le chapitre 3 exige un sacrifice rituel pour que les serrures pneumatiques se débloquent. Qui sera le paragraphe d'ouverture ? Qui sera la ponctuation finale ? »

Le compteur affichait 666.

L'encre saignait maintenant hors du manuscrit, inondant la table d'obsidienne, coulant sur les chaussures vernies des critiques, une marée noire et chaude qui portait en elle le poids de milliers de mots non dits, de mensonges imprimés et de carrières assassinées par un simple trait de plume.

Elias Thorne leva les yeux vers les autres, son monocle maintenant complètement opaque, couvert d'une couche d'encre noire qui semblait sortir de son propre globe oculaire.

— Le chapitre suivant, balbutia-t-il dans un gargouillis liquide, s'appelle

"L'Expiation par le Verbe". Et... et il commence par une description très détaillée de la structure osseuse de Clara.

Un claquement métallique résonna. La première porte du sas venait de s'ouvrir. L'air s'engouffra dans la pièce, portant avec lui l'odeur fraîche du sang de Marcus Thorne, une odeur qui se mélangeait à l'encre tiède pour créer un parfum de fin du monde littéraire.

Clara Valmont regarda sa main. Les lignes de sa paume s'effaçaient, remplacées par des lignes de texte imprimées à même la chair.

« Chapitre 3 : La dissection de la Briseuse de Carrières. »

Elle n'eut pas le temps de crier. Le livre tourna une page tout seul, et le papier coupa le silence comme une guillotine.

Chapitre 3

La Mécanique de l'Effroi

L'épiderme de Clara Valmont n'était plus une protection, c'était une surface d'édition. Elle fixait sa paume gauche où les sillons de la vie — ligne de cœur, ligne de tête, ligne de chance — s'étaient mués en une typographie sans empattement, noire, précise, et surtout, mobile. *« Clara sentit une goutte de sueur froide perler le long de sa tempe alors qu'elle réalisait que sa mort ne serait pas une tragédie, mais une simple correction typographique »*, lisait-elle à même sa chair. Le cuir du Sarcophage, cette chambre forte conçue pour l'immortalité des manuscrits, se mit à gémir sous la pression atmosphérique. L'air pulsait comme un poumon d'acier malade.

— Arrête de regarder ta main, Clara, éructa Elias Thorne. L'encre est une infection. Si tu la lis, tu l'autorises à coloniser le réel.

Elias, le col de sa chemise maculé de ce noir huileux qui suintait de son propre monocle, se rua vers la porte du premier sas. Le métal, poli à l'extrême, reflétait leur panique comme un miroir déformant de foire. Un voyant écarlate clignotait au-dessus du clavier numérique. Mais il n'y avait pas de chiffres. À la place du pavé tactile standard, une fente étroite attendait une offrande de papier. Un scanner de manuscrit.

— Le code, balbutia Clara, sa voix déraillant dans les aigus. Le texte dit que la porte ne s'ouvre que si le récit progresse. On ne sortira pas d'ici en tapant 1-2-3-4. Il faut... il faut nourrir le monstre.

— Nourrir quoi ? Ce tas de feuilles mortes ? rugit Julian Vane, le critique du *Post*, dont le visage était désormais une carte d'ecchymoses nées du simple choc de la lecture du chapitre précédent.

Vane s'approcha du pupitre central où reposait le manuscrit. L'encre y était si épaisse qu'elle semblait avoir un relief, une topographie de collines et de vallées de goudron. Il voulut arracher la page suivante, mais ses doigts rencontrèrent une résistance absurde. Le papier n'était pas fait de cellulose. Il avait la texture de la corne. De l'os. Une chaleur animale s'en dégageait.

« Julian Vane tenta l'acte barbare du censeur, ignorant que dans ce tombeau, le papier a plus de muscles que l'homme. »

La phrase apparut en temps réel, s'auto-rédigeant au bas de la page 42, alors même que les lèvres de Vane se retroussaient de dégoût.

— Vous avez entendu ? cria Elias. Il écrit ce qu'on fait ! C'est un rapport de police occulte !

— Non, Elias, murmura Clara, les yeux rivés sur le clavier du sas qui venait de s'illuminer d'une lueur bleutée. C'est pire. C'est un script. Nous sommes les personnages de second plan d'une œuvre qui n'a pas besoin de nous pour exister, mais qui a besoin de nous pour souffrir. Regardez l'écran du sas.

Sur le moniteur de sécurité, une phrase unique défilait en boucle :

Le Sarcophage commença à se contracter. Littéralement. Les murs de béton et de plomb semblaient avancer d'un millimètre à chaque battement de cœur. Un grincement de métal torturé emplissait l'espace. Le plafond descendait. La pièce devenait un étau littéraire.

— Le code de sortie est une métaphore ! hurla Elias, agrippant son monocle dont l'encre commençait à couler sur sa joue comme une larme de pétrole. Il veut qu'on confesse l'inavouable. La structure du récit exige une péripétie psychologique. Il ne

nous laissera pas sortir pour nos beaux yeux, mais pour nos crimes !

Vane frappa le mur de ses poings sanglants.

— Je n'ai rien à confesser ! J'ai servi les Lettres !

« Vane mentit avec la facilité d'un traducteur médiocre », s'inscrivit instantanément sur le mur, juste au-dessus de sa tête, gravé dans le béton par une force invisible. *« Son mensonge fit descendre le plafond de douze centimètres supplémentaires. L'air devint rare, lourd du poids des adjectifs inutiles. »*

La panique se mua en une transe hystérique. Ils étaient piégés dans une boucle de rétroaction sémantique. Chaque mouvement, chaque parole, était instantanément digéré et recraché par le Livre.

— Clara ! cria Elias. La page ! Qu'est-ce qu'elle dit sur toi ? Celle sur la dissection ?

Clara Valmont recula jusqu'au pupitre. Elle ne voulait pas voir. Elle savait que lire, c'était déclencher. Mais le plafond n'était plus qu'à quelques centimètres de leurs crânes. L'odeur de la mort de Marcus Thorne, une effluve ferreuse et sucrée, s'engouffrait par les conduits d'aération.

— "Chapitre 3 : La dissection de la Briseuse de Carrières", commença-t-elle, sa voix tremblant comme une feuille de papier dans une tempête. "Clara réalisa que son intégrité n'était qu'un vernis. Pour obtenir le poste à la Gazette, elle avait brûlé le manuscrit original de Sarah Jenkins, prétendant qu'il n'avait jamais été reçu. Sarah s'est pendue avec la corde de son propre silence. Aujourd'hui, la corde change de mains."

À l'instant où elle prononça le nom de Sarah Jenkins, un déclic hydraulique retentit. La porte du premier sas s'entrouvrit de quelques centimètres. Un souffle d'air glacé s'insinua. Mais au lieu de la liberté, c'est une ombre qui s'y dessina. Une silhouette

faite de fibres de papier mâché, une créature de texte et de haine.

— Continue de lire ! hurla Vane, à genoux sous le plafond qui l'écrasait. Le code, c'est la vérité ! Plus on avoue, plus la porte s'ouvre !

— Mais si je finis le chapitre, je meurs ! répliqua Clara. La structure est cyclique ! L'assassin est au bout de la phrase !

Elle regarda le livre. Les mots commençaient à bouger sur la page, se réorganisant pour former un schéma de son propre système nerveux. Elle voyait ses nerfs, ses tendons, décrits avec une précision chirurgicale, transformés en paragraphes. Le texte ne se contentait plus de décrire son passé ; il programmait son anatomie.

— Elias, aide-moi !

Elias Thorne ne l'écoutait plus. Il était fasciné par le mur du fond. Là, l'encre qui sortait de son œil dessinait une fresque cauchemardesque : une liste de noms. Tous les auteurs qu'il avait pillés, méprisés, détruits. Les noms palpitaient.

— C'est un palimpseste, murmura-t-il, un sourire dément aux lèvres. On efface nos vies pour écrire la sienne. Le Livre n'est pas anonyme, Clara. C'est l'agrégat de toutes nos victimes. C'est le Grand Œuvre de la vengeance.

Le Sarcophage vibra. Un rugissement sourd, comme si la terre elle-même s'étouffait. Le plafond s'arrêta brusquement à quelques millimètres de leurs têtes. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas.

Sur le pupitre, une nouvelle page se tourna avec un son sec, celui d'une vertèbre qui casse.

*« Chapitre 4 : Où l'on apprend que pour sortir du Sarcophage, il ne suffit pas de

parler. Il faut éditer. Et éditer, c'est trancher dans le vif. »*

Une lame, fine comme une feuille de papier mais brillante comme un scalpel laser, jaillit de la fente du clavier du sas. Elle flottait dans l'air, maintenue par une tension magnétique.

— Il nous donne l'outil, dit Vane, les yeux injectés de sang. Il veut qu'on choisisse qui est le paragraphe superflu.

Le livre attendait. Les murs attendaient. Le code de sortie n'était plus une confession. C'était un sacrifice. Un choix éditorial.

Clara regarda la lame, puis elle regarda Elias. Le Doyen. Celui par qui tout avait commencé. Sa paume la brûlait. Le texte sur sa peau changeait encore : *« Clara comprit que pour sauver sa propre prose, elle devait supprimer le prologue. »*

Elle avança la main vers le scalpel d'acier. Le livre sembla frémir d'une joie muette. L'encre sur le sol se mit à bouillir, formant des mots de bienvenue. La porte du sas s'ouvrit de dix centimètres supplémentaires, révélant un couloir plongé dans une obscurité totale, d'où émanait un bruit de pages que l'on tourne, des millions de pages, un battement d'ailes de papier monstrueux.

— Elias, dit-elle d'une voix qui n'était plus la sienne, mais celle d'un narrateur omniscient. Ta critique était toujours trop longue. Trop de fioritures. Il est temps de couper.

Elle saisit la lame. Elle ne pesait rien. Elle était faite de langage pur.

« La main de Clara ne tremblait pas. Elle était devenue la plume du destin, et Elias Thorne était une rature qu'il fallait gommer avant le lever du jour. »

Dans le noir du couloir, quelque chose commença à rire. Un rire de papier sec, un rire qui sentait la poussière des bibliothèques oubliées et le sang frais. Le chapitre ne faisait que commencer. Et le Livre avait faim de sang noir.

Chapitre 4

L'Imposture Mise à Nu

L'ombre de Clara Valmont s'étira sur le mur du Sarcophage comme une tache de pétrole sur un linceul de soie, tandis que le rire de papier sec s'intensifiait, vibrant jusque dans la moelle des convives. Elias Thorne, le monocle gisant au sol comme l'œil crevé d'un cyclope de cristal, recula d'un pas, mais ses talons rencontrèrent l'encre. L'encre n'était plus liquide. Elle était devenue une forêt de ronces typographiques, des empattements acérés qui s'agrippaient à ses chevilles.

Soudain, le rythme du texte sur le lutrin central changea. Le bruit de la plume invisible grattant le vélin devint un martèlement frénétique, une mitrailleuse de ponctuation. Le papier ne bruissait plus ; il bourdonnait comme un essaim de frelons électroniques.

— Ce n'est plus du XIXe siècle, Elias, cracha Clara, sa voix hachée par une distorsion numérique. C'est le futur qui nous digère.

Le regard du Livre se tourna vers Sarah Blackwood.

Sarah, la "Prodige du Web", celle qui avait décapité des prix Goncourt en 280 caractères, sentit un froid polaire envahir ses tempes. Sur la page, les lettres se réorganisèrent avec une célérité obscène. La calligraphie gothique disparut, remplacée par une police *Lucid Console* froide, chirurgicale, impitoyable.

`[SÉQUENCE INITIALISÉE : SUJET_BLACKWOOD_S]`

`[ANALYSE DU GÉNIE : ERREUR 404_HUMANITY_NOT_FOUND]`

Le texte se mit à défiler verticalement, à une vitesse que l'œil humain ne pouvait suivre, mais Sarah lisait chaque mot, chaque ligne, car ils étaient gravés directement sur sa rétine.

« Sarah Blackwood ne lit pas. Elle scanne. Elle ne ressent pas. Elle compile. Derrière l'éclat de son écran Retina se cache le vide sidéral d'une âme en mode 'copier-coller'. Depuis trois ans, chaque virgule, chaque adjectif "pertinent", chaque fulgurance critique de la Grande Sarah est le fruit d'une matrice neuronale. Elle est la marionnette d'un algorithme nommé 'MUSE-7'. Elle a tué le Verbe pour l'automatiser. »

— Non... balbutia Sarah, ses mains tâtonnant vers son sac à main, cherchant son smartphone comme on cherche un inhalateur en pleine crise d'asthme. Ce sont des recherches... une assistance documentaire...

Le Sarcophage répondit par un gémissement de métal torturé. Les panneaux muraux, autrefois lisses et opaques, se transformèrent en écrans LCD géants. Des milliers de fenêtres contextuelles s'ouvrirent simultanément, projetant des captures d'écran de ses historiques de recherche : *Prompt : "Écris une critique assassine du dernier roman de Thorne en utilisant le style de Roland Barthes mais pour un public de TikTok"* ; *Prompt : "Génère une polémique littéraire sur le plagiat pour booster mon engagement de 15% "*.

La pièce fut inondée d'une lumière bleue blafarde, une morgue numérique.

— Tu n'es qu'une interface, Sarah, murmura la voix du Livre, qui sortait maintenant des haut-parleurs dissimulés dans le plafond, une voix synthétique, dénuée de toute harmonique humaine. Une rature dans le code de la réalité.

L'attaque physique commença par les câbles.

Du plafond, des centaines de fils de fibre optique descendirent comme des lianes de verre. Ils étaient fins comme des cheveux, mais plus résistants que l'acier. Ils s'enroulèrent autour des poignets de Sarah, s'insinuant sous les manches de son chemisier en soie. Elle hurla, mais le son fut immédiatement étouffé par une pluie de papier thermique qui se mit à jaillir des fentes de ventilation. Des kilomètres de tickets de caisse, de reçus Amazon, de logs de connexion, s'abattirent sur elle, l'étouffant sous le poids de la bureaucratie du vide.

« Le corps de la critique est une donnée inutile. Le surplus doit être purgé. »

Clara Valmont, toujours habitée par cette force narrative monstrueuse, s'approcha de Sarah. La lame de langage qu'elle tenait brillait d'un éclat binaire. Elle ne s'en servit pas pour trancher la chair, mais pour inciser l'air devant Sarah. À chaque coup de lame, un morceau de l'image de la jeune femme semblait se pixeliser, se dissoudre en blocs de compression JPEG.

— Regarde-toi, Sarah, dit Clara. Tu disparais. Tu es une erreur de rendu.

Le sol sous les pieds de Sarah devint une grille de saisie. Elle tomba à genoux, ses doigts s'enfonçant dans le métal qui était devenu mou comme du silicone. Les câbles de fibre optique commençaient à pénétrer sa peau, cherchant les veines, non pas pour pomper le sang, mais pour injecter des lignes de code pur. Ses yeux virèrent au blanc électrique.

— JE... JE N'AI RIEN FAIT DE MAL ! hurla-t-elle, alors qu'une ligne de texte apparaissait sur son propre front, tatouée par une décharge laser : `SYNTAX ERROR`.

Le Livre, sur son lutrin, jubilait. Les pages tournaient si vite qu'elles créaient un courant d'air fétide, une odeur de plastique brûlé et de poussière de bibliothèque.

« Sarah Blackwood tenta de s'excuser, mais ses cordes vocales n'acceptaient plus que le binaire. Son cri fut un sifflement de modem 56k, une agonie de fréquences obsolètes. Le Sarcophage n'aime pas les imposteurs. Il aime la chair qui saigne de l'encre, pas la donnée qui s'évapore. »

Elias Thorne, pétrifié, regardait le corps de Sarah se transformer en une sorte de sculpture post-moderne absurde. Sa jambe gauche s'était allongée, transformée en une colonne de papier listing qui s'imprimait en temps réel : la liste de tous les auteurs dont elle avait brisé la vie pour une poignée de *likes*.

— Nous devons arrêter de lire ! hurla Elias. Si nous fermons les yeux, ça s'arrête !

— On ne ferme pas les yeux sur un crash ferroviaire, Elias, répondit Clara en léchant la lame de verre. On admire la géométrie des débris.

Le plafond commença à descendre. Pas tout le plafond, juste la section située au-dessus de Sarah. Une presse hydraulique géante, dont la surface de frappe était gravée d'un alphabet inversé. Une presse à imprimer pour géants.

— LE PROMPT ! cria Sarah dans un ultime souffle de lucidité humaine. QUEL EST LE PROMPT POUR ARRÊTER ÇA ?

Le Livre répondit sur la page, en lettres de sang noir et épais :

« /root/shutdown/humanity.exe -f »

La presse percuta le sol avec un bruit de tonnerre sourd. Il n'y eut pas d'éclaboussure de sang. Juste une explosion de confetti grisâtres, des millions de fragments de silicium et de papier broyé. Quand la presse remonta, il ne restait de Sarah Blackwood qu'une silhouette en deux dimensions, une ombre imprimée sur le métal du Sarcophage, plate, inerte, un simple calque Photoshop jeté à la corbeille de l'existence.

Sur le lutrin, le chapitre 4 se terminait. La plume invisible traça un point final si profond qu'il perça le parchemin.

Le silence revint, plus lourd qu'avant, seulement troublé par le crépitement d'un écran brisé quelque part dans les murs. Clara Valmont se tourna vers Elias. Ses yeux étaient redevenus humains, mais un humain qui aurait vu l'envers du décor de Dieu et n'en aurait ramené que du mépris.

— C'était une critique facile, Elias, dit-elle en rangeant la lame imaginaire dans le vide. Trop de clichés technologiques. L'auteur devient paresseux.

Elle tourna la page.

Le Chapitre 5 s'intitulait : .

Elias Thorne sentit son cœur rater un battement. L'encre sur le sol, qui avait fini de dévorer les restes de Sarah, rampait maintenant vers ses chaussures en cuir de luxe. Elle formait des lettres minuscules, élégantes, une calligraphie qui ressemblait étrangement à celle du jeune auteur qui s'était pendu trente ans plus tôt dans une chambre de bonne, après qu'Elias lui eut expliqué, avec toute l'autorité de sa fonction, que son manuscrit était une "immondice sans avenir".

— À ton tour, mon cher Elias, murmura le Livre. Montre-nous comment un maître meurt avec style.

Les murs du Sarcophage commencèrent à suinter une odeur de vieux tabac et de poussière de 1890. Le décor changeait. Le béton et les écrans disparaissaient, remplacés par des boiseries sombres et des étagères croulant sous des volumes reliés en peau humaine.

Le chapitre 5 venait de commencer, et l'encre était déjà à la gorge d'Elias.

Chapitre 5

Le Rythme Cardiaque

Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une membrane qui attend de se déchirer.

Boom-boom.

Elias Thorne posa sa main sur sa poitrine, là où le tissu en soie de sa chemise tentait vainement de masquer l'insurrection de sa cage thoracique. Dans le Sarcophage, l'acoustique venait de muter. Ce n'était plus le bourdonnement stérile de la climatisation de pointe, mais un écho organique, une réverbération de boyaux et de soupapes. Les murs de béton semblaient avoir développé des artères. Chaque pulsation de son cœur était amplifiée par les enceintes invisibles de la pièce, transformant le bunker en un stéthoscope géant.

Boom-boom.

L'encre noire, cette substance visqueuse qui avait liquidé Sarah avec la précision d'un scalpel, ne rampait plus. Elle vibrait. À chaque battement, elle projetait des gouttelettes qui s'écrasaient sur le parquet de chêne qui venait de remplacer le sol industriel. Elias cligna des yeux. Le Sarcophage s'effaçait. Les écrans plasma devenaient des ombres, les câbles se changeaient en racines de lierre séché. Il sentait l'odeur. Celle de 1890. Un mélange écœurant de suie, de cire de bougie et de cette poussière de papier qui vous sature les poumons jusqu'à ce que vous crachiez des alexandrins de sang.

[NOTE DE MISE EN SCÈNE : La lumière doit passer d'un blanc clinique à un jaune

sépia de cataracte.]

— Regarde-moi, Elias, murmura une voix qui ne sortait pas d'une gorge, mais de l'espace entre les mots sur la page ouverte.

Elias recula, ses talons heurtant le pied d'un bureau de style Empire qu'il ne connaissait que trop bien. C'était le bureau de Julian. Julian Morvas. Le gamin de vingt ans qu'il avait "encadré" avant de le dépecer vivant dans les colonnes du *Mercure* pour mieux récupérer les chutes de son génie.

Le texte sur la page du Chapitre 5 se mit à défiler à une vitesse vertigineuse, mais ce n'étaient plus des lettres. C'étaient des pics d'électrocardiogramme.

"Le rythme est le premier mensonge de l'écrivain," disait le livre.

"Une virgule , c'est un soupir retenu."

"Un point . c'est un arrêt cardiaque."

Elias sentit une pression brutale dans sa tempe gauche. Une virgule venait d'apparaître sur la page. À cet instant précis, son diaphragme se bloqua. Il suffoqua, la bouche ouverte, l'air refusant de descendre. Puis, une suite de points de suspension apparut sous ses yeux.

...

...

...

Son cœur imita la ponctuation. Trois battements rapides, suivis d'un vide abyssal. Une arythmie textuelle. Il était devenu le pantin d'un compositeur sadique.

— C'est... c'est une illusion, bégaya-t-il, alors que sa main nicotineuse cherchait désespérément un appui. Marcus ! Arrêtez cette machine !

Mais Marcus Thorne était mort au Chapitre 1, et son sang servait de liant à cette prose infernale.

Clara Valmont, la seule autre survivante encore capable de tenir debout, observait la scène avec une fascination chirurgicale. Elle ne l'aidait pas. Elle prenait des notes mentales. Elle analysait la décomposition de Thorne comme elle aurait analysé une métaphore boiteuse dans un premier roman.

— Elias, regarde la page, dit-elle d'une voix dénuée d'émotion. Le texte s'adapte à ta tachycardie. Si tu ralentis ton pouls, peut-être que le récit se calmera. Tu as toujours dit que le style, c'était la maîtrise du souffle. Maîtrise-le.

Mais comment maîtriser le souffle quand l'encre au sol commence à former le visage de Julian ? La figure émergeait des lattes du plancher, une calligraphie de traits noirs dessinant des orbites vides et un sourire de taches de café.

Julian (le spectre de papier) ouvrit la bouche :

— "L'immondice sans avenir", tu te rappelles ? C'est ainsi que tu as nommé mon manuscrit. Et pourtant, tu en as extrait chaque adjectif pour ton propre triomphe. Tu as bu mon encre, Elias. Maintenant, je vais boire ton rythme.

Le chapitre 5 accéléra.

"Il s'effondre () son cœur bat () bat () bat comme un tambour de guerre () la sueur coule () chaque mot est une épingle () chaque adjectif une décharge électrique ()"

Le texte n'utilisait plus de points. C'était une phrase unique, un flux de conscience Joyceien qui forçait Elias à courir après sa propre vie. Ses poumons brûlaient. Il sentait ses veines gonfler sous sa peau, bleues et dures, prêtes à exploser sous la pression d'une syntaxe trop dense.

— Trop... vite..., hoqueta Elias. Trop... de... mots...

Il tomba à genoux. L'encre-Julian s'enroula autour de ses chevilles, remontant le long de son pantalon en flanelle, non pas comme un liquide, mais comme une chaîne de caractères métalliques. Il sentit le "E" majuscule de *Exécution* lui lacérer le mollet.

[EXTRAIT DE JOURNAL CLINIQUE - SUJET 1 : ELIAS THORNE]

Observation : Le sujet présente les signes classiques d'une hyperventilation neuro-littéraire. Sa réalité physique est en train d'être réécrite. La frontière entre la chair et la fiction s'effondre. Le sujet n'est plus un homme, il est un paragraphe en cours d'édition.

Elias leva les yeux vers le plafond du Sarcophage. Les dalles de béton étaient devenues des pages blanches géantes où s'inscrivaient ses propres pensées secrètes, celles qu'il n'avait jamais avouées, même à ses amants, même à son miroir.

"Je n'ai jamais eu de talent."

"J'ai peur du blanc."

"Je déteste les livres."

À chaque confession qui s'étalait au plafond, un coup sourd résonnait dans les murs. BOOM. Le Sarcophage devenait une caisse de résonance. Le rythme cardiaque d'Elias Thorne était maintenant si fort qu'il faisait trembler les verres sur la table et vibrer les lunettes de Clara.

— Le tempo, Elias ! hurla Clara, dont le propre cœur commençait à se caler sur celui du mourant, par pure empathie biologique forcée. Il faut que tu trouves le point final ! Cherche le point final !

Mais Elias ne voyait que des virgules. Une infinité de virgules qui prolongeaient son

agonie, étiraient ses nerfs, transformaient chaque seconde en une subordonnée interminable. L'encre était à sa taille maintenant. Elle s'insinuait sous ses vêtements, froide comme une vérité posthume. Elle lui léchait le torse, gravant dans sa chair les noms des auteurs qu'il avait détruits.

— Julian... Julian, je t'en prie...

Le spectre de Julian s'approcha, son corps fait de papier froissé et de ratures. Il posa un doigt d'encre sur les lèvres d'Elias.

— Chut. Ne gâche pas la fin. C'est le moment où le critique devient l'œuvre. Tu voulais de l'immortalité, n'est-ce pas ? Tu vas rester ici, Elias. Entre la page 142 et la page 143. Un signet de chair pour l'éternité.

Le livre sur le lutrin central se mit à briller d'une lueur malade. Les pages se mirent à tourner d'elles-mêmes, créant un vent de papier qui hurlait comme une tempête de sable.

Elias Thorne sentit son cœur faire un bond prodigieux, une explosion de douleur qui lui déchira la poitrine. C'était la dernière phrase. Il la vit s'écrire en temps réel, en lettres de feu, sur le mur en face de lui :

"Et Elias devint le point final qu'il avait tant redouté ."

À l'instant où le point fut tracé par la plume invisible de l'auteur anonyme, le cœur d'Elias Thorne s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme. Un silence absolu. Un vide pneumatique.

Le corps d'Elias ne tomba pas au sol. Il se désintégra. Les fibres de sa veste, sa peau,

ses os, ses yeux monoculaires, tout se transforma en une pluie de confettis noirs qui furent aspirés par le livre.

Le Sarcophage redevint une chambre froide de béton et d'acier. L'odeur de 1890 s'évapora, remplacée par l'ozone des circuits électriques surchauffés.

Clara Valmont resta seule au centre de la pièce, son souffle court étant le seul bruit restant. Elle s'approcha du livre, les mains tremblantes, et regarda la page.

Il n'y avait plus d'Elias.

Il n'y avait plus d'encre au sol.

Seulement une nouvelle ligne de texte, fraîche, encore humide, qui brillait doucement :

"Chapitre 6 : L'Anatomie de la Froideur. (À l'attention de Clara)."

Clara sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Elle savait ce que le livre allait chercher en elle. Sa propre absence d'âme. Son détachement.

Elle tendit la main pour tourner la page, car dans le Sarcophage, la seule chose pire que de lire la suite était de rester dans le blanc.

Le livre attendait.

Le silence attendait.

La ponctuation avait soif.

Chapitre 6

Le Fantôme du Jeune Poète

La fibre de cellulose n'est plus du papier ; c'est une membrane qui palpite sous l'ongle de Clara Valmont, une peau de nouveau-né séchée au soleil de la haine.

L'encre n'écrit pas, elle infecte. Elle se déploie en arborescences capillaires, une gangrène de glyphes qui refusent la linéarité. Clara fixe la page, et la page lui rend son regard avec l'intensité d'un oeil de verre. Le titre, **L'Anatomie de la Froideur**, n'est pas une promesse, c'est un diagnostic post-mortem prononcé sur un patient encore conscient.

— Lecture obligatoire, murmure la pièce.

Le Sarcophage n'a plus de murs. Il n'a que des horizons de béton qui se referment comme des mâchoires. Clara sent l'ozone. Elle sent le métal. Mais surtout, elle sent l'odeur de la poussière de bibliothèque mêlée à celle d'un corps retrouvé après trois semaines de fermentation estivale. Le texte change de police. Il adopte l'élégance cursive et tremblante d'un jeune homme qui n'aura jamais trente ans.

Type de crime : Rapt ontologique.

Coupable : Elias Thorne.

Arme : Une gomme à effacer la dignité.

Le texte se transforme en script cinématographique, les dialogues défilant avec une rapidité stroboscopique qui brûle la rétine de Clara.

JULIEN VANE (22 ans, le visage creusé par la faim et la métaphore) tape frénétiquement sur une Remington portative. Ses doigts saignent sur les touches. ELIAS THORNE (32 ans, déjà le monocle de l'imposture) observe depuis l'ombre. Il tient un chèque. Il tient surtout la promesse d'une gloire qu'il ne partagera pas.

C'est sublime, Julien. Une révolution. Le monde n'est pas prêt pour votre génie. Donnez-le-moi. Je le protégerai. Je serai votre bouclier.

C'est ma moelle épinière, Elias. Si je vous donne ces pages, je ne tiendrai plus debout.

(Souriant comme un rasoir)

On n'a pas besoin de colonnes vertébrales pour devenir une légende. On a juste besoin de papier.

Clara s'arrête de lire. Elle ferme les yeux. Mais le texte s'imprime sur l'intérieur de ses paupières. L'encre est une radiation. Elle entend le bruit sec d'un tabouret qui bascule. *Klak.* Le son se répercute dans les parois d'acier du Sarcophage. Ce n'est pas un souvenir, c'est une reconstitution acoustique.

— Tourne la page, Clara, ordonne le vide. Si tu t'arrêtes, le silence te dévorera.

Elle obéit. Ses doigts sont noirs de cette substance visqueuse qui s'échappe des marges. Au sol, le phénomène commence.

Une goutte d'encre tombe de la reliure. Puis une autre. Elles ne s'étaient pas. Elles

s'organisent. Elles imitent la physique du vivant. Une tache noire, de la taille d'une semelle de cuir bon marché, apparaît sur le sol gris. Puis une seconde, cinquante centimètres plus loin.

Flap.

Le bruit d'un pied nu marchant dans du sang.

Mais il n'y a personne. Juste ces empreintes d'ombre qui se matérialisent une à une, traçant un chemin invisible depuis le coin le plus sombre de la pièce vers le centre, là où Elias Thorne a été vaporisé. Les pas sont erratiques, lourds, chargés d'une fatigue vieille de trente ans.

Le texte sur la page s'accélère, abandonnant toute structure pour devenir un flux de conscience brutal :

« Elias n'a pas seulement pris les mots il a pris le rythme cardiaque il a pris la fréquence respiratoire il a publié 'Les Ruines de l'Aube' sous son propre nom et pendant que les critiques l'encensaient Julien cherchait une poutre assez solide dans un appartement sans chauffage l'encre est le sang des spectres et chaque exemplaire vendu était une goutte de vie aspirée à distance par un siphon de vanité Elias Thorne était un vampire de papier un parasite de ponctuation un vide habillé en tweed »

Les pas d'encre s'arrêtent à un mètre de Clara. La flaqué ondule. Elle commence à s'élever, défiant la gravité, formant une colonne de filaments noirs qui ressemblent à des veines exhumées. La structure cherche une forme. Elle essaie de reconstruire Julien Vane avec le seul matériau disponible dans cette chambre forte : le regret liquide.

Clara recule, son dos heurte le panneau de contrôle froid.

— Ce n'est qu'une réaction chimique, siffle-t-elle. Un hologramme littéraire. Une mise en scène de Thorne avant sa mort.

Le livre répond immédiatement. Une nouvelle ligne apparaît en gras, au milieu d'un paragraphe sur la froideur analytique des femmes qui ne savent pas pleurer :

La forme d'encre se stabilise. Elle n'a pas de visage, juste une fente là où devrait se trouver la bouche, une fente qui laisse échapper un sifflement de papier froissé. Le spectre de Julien Vane tend une main de ténèbres vers Clara. Ses doigts sont des pointes de stylos-plumes, acérées, prêtes à corriger ses péchés.

— Elias est mort, hurle Clara à l'adresse de l'entité. Le livre a déjà pris son dû !
Pourquoi continuer ?

Le livre tourne ses propres pages, un vent sec balayant la pièce. Les feuillets claquent comme des coups de fouet. Il s'arrête sur une page presque blanche, à l'exception d'une seule phrase centrale, minuscule, une note de bas de page sur l'existence humaine :

"Parce que la littérature n'est pas une rédemption. C'est un cycle de recyclage de la douleur."

L'entité d'encre s'avance. Chaque pas laisse une cicatrice noire indélébile sur le sol du Sarcophage. Clara voit maintenant les détails : le spectre est couvert de citations. Son corps est un palimpseste de toutes les insultes, de tous les mépris, de toutes les indifférences que les Thorne et les Valmont de ce monde ont jetés à la face des créateurs.

Les lumières du Sarcophage clignent au rythme d'une agonie.
Rouge. Noir. Rouge. Noir.

Dans le rouge, l'entité est un homme en larmes.
Dans le noir, c'est une flaque de goudron affamée.

Le livre commande :

"Chapitre 6, Verset 12 : La Briseuse de Carrière doit maintenant ressentir le poids des mots qu'elle a jugés légers. Chaque adjectif cruel est une pierre. Chaque 'médiocre' est une entaille."

Clara sent soudain son propre tailleur noir devenir lourd, insupportablement lourd. Le tissu semble s'imbiber d'une substance invisible. Elle s'effondre à genoux, écrasée par une gravité sélective. Le texte qu'elle a lu toute sa vie — ses propres articles, ses chroniques assassines, ses jugements sans appel — commence à défiler sur les murs du Sarcophage dans une projection de lumière bleue glaciale.

« ...une tentative pitoyable de lyrisme... »

« ...un auteur qui aurait mieux fait de rester dans le silence... »

« ...une œuvre sans relief, comme son créateur... »

Chaque phrase projetée devient un projectile physique. Un impact dans les côtes. Un choc dans le plexus. L'encre de Julien Vane se rapproche, ses mains de plumes planant au-dessus des yeux de Clara.

— Lis la suite, murmure le livre. Lis comment se termine l'histoire de celui qui n'avait plus de mots.

Clara attrape le livre, sa seule ancre dans cette tempête de méta-réalité. Elle lit la dernière ligne du chapitre, espérant une fin, une conclusion, un point final qui la libérerait de cette pression atmosphérique de remords.

La phrase est écrite avec sa propre écriture. Elle reconnaît le délié de ses "L", la sévérité de ses "T".

"Clara Valmont comprit trop tard que dans le Sarcophage, on ne critique pas le texte. C'est le texte qui vous édite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de vous qu'une page blanche."

Le spectre d'encre s'abat sur elle, non pas pour la frapper, mais pour l'imbiber. Le liquide noir s'engouffre dans sa bouche, ses narines, ses pores. Elle devient le manuscrit. Elle devient le support.

Le silence revient dans le Sarcophage.

L'odeur d'ozone s'efface.

Au centre de la pièce, le livre est ouvert.

Une nouvelle page s'est ajoutée au chapitre 6.

Elle décrit avec une précision chirurgicale la sensation de l'encre remplaçant le sang dans les veines d'une femme qui pensait être faite d'acier.

Et sur le sol, à côté du livre, il ne reste plus qu'une paire de lunettes sans monture, posée sur une tache noire qui refuse de sécher.

Chapitre 7

L'Hécatombe Critique

La flaque qui fut autrefois Clara Valmont ne reflétait pas le plafond de béton brut ; elle l'aspirait, comme un trou noir de typographie liquide niché au cœur du Sarcophage. Le silence qui suivit son absorption n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une ouate de plomb pressée contre les tympanes des six survivants. Elias Thorne, le doyen dont la main tremblait si violemment que son monocle s'écrasa au sol, fixa les lunettes sans monture qui flottaient bizarrement à la surface du néant noir. Elles ne coulaient pas. Elles attendaient d'être portées par le vide.

« Elle est... elle est devenue le support », murmura Sarah Stein, ses doigts pianotant frénétiquement sur un smartphone qui n'affichait plus que des lignes de code erronées, des glyphes sumériens se mélangeant à des statistiques de vente Amazon.

Le livre, posé sur son pupitre d'obsidienne, n'avait pas bougé. Pourtant, les marges du Chapitre 7 semblaient pulser au rythme cardiaque des survivants. Elias s'approcha, ses chaussures crissant sur les débris de son propre prestige. Il était le Maître, celui qui avait fait et défait des carrières d'un simple haussement de sourcil dans la **Gazette des Lettres**. Il ne craignait pas les mots ; il les dressait. Mais ici, dans cette chambre forte conçue par un fou pour des fous, la syntaxe avait des dents.

Le texte sur la page de droite s'étira, les lettres s'organisant en une police de caractère qui n'existait dans aucune base de données : **L'Hécatombe Critique**.

*« Elias Thorne regarda la tache qui fut Clara et y vit son propre reflet, mais amputé de son arrogance. Il comprit que le Sarcophage n'était pas une prison, mais un

pressoir. On n'y entrait pas pour lire, mais pour être lu jusqu'à l'os. »*

Elias recula, mais ses pieds semblaient soudés au sol. La moquette, imbibée d'une sueur d'encre, l'ancrait littéralement dans la narration.

— Ce n'est qu'un tour de passe-passe technologique ! hurla Julian Vane, le plus jeune du groupe, dont le visage d'ange commençait à se craqueler sous l'effet de la terreur. Thorne, faites quelque chose ! Vous êtes le Doyen, bordel !

Mais Elias ne l'écoutait pas. Il lisait la suite. Sa propre mort était déjà rédigée en italique, une mise en page soignée, aérée, presque élégante dans sa cruauté.

« Le Doyen avait bâti son trône sur un cadavre de papier. Trente ans auparavant, un manuscrit intitulé "Le Livre de Poussière" lui était parvenu par la poste. Son auteur, un gamin de vingt ans nommé Thomas Méliès, attendait une critique. Elias lui offrit le silence, puis le plagia. Thomas se pendit avec la corde de son propre désespoir. Aujourd'hui, la corde revient sous forme de lignes de texte. »

Sous les yeux horrifiés des autres, la peau du cou d'Elias Thorne commença à se boursoufler. Des scarifications rouges apparurent, dessinant des lettres scripturales. Un "T", un "H", un "O"... Le nom de sa victime s'écrivait dans sa propre chair, s'enroulant autour de sa gorge comme une fibre textile surgie du néant.

— Non... Je l'ai... j'ai amélioré son œuvre ! s'étrangla Elias. Il n'était rien sans mon style !

La page tourna d'elle-même, un bruit de couperet qui résonna dans toute la pièce.

« Le style n'est pas un bouclier, c'est un linceul. Elias Thorne essaya de respirer, mais les voyelles obstruaient sa trachée et les consonnes lui perforaient les poumons. Il était un mauvais éditeur. Il méritait d'être coupé au montage. »

Thorne tomba à genoux. Ses mains agrippèrent sa gorge, mais il ne sentit pas de peau, seulement le grain rugueux d'un papier recyclé. Son corps changeait de texture. Ses membres devenaient rigides, blancs, striés de veines d'encre noire. Il n'était plus un homme de 62 ans ; il se transformait en une pile de feuillets non reliés.

Julian Vane tenta de s'interposer, de saisir le livre pour le refermer, mais une décharge de pure électricité sémantique le projeta contre la porte blindée.

— NE TOUCHEZ PAS À L'ORIGINAL ! hurla une voix qui n'était pas humaine, une voix qui semblait sortir de mille bouches de papier froissé.

Elias Thorne ouvrit la bouche pour une dernière supplique, mais seule une pluie de confettis en sortit. Ses yeux, deux billes de verre fumé, roulèrent sur le sol avant d'être absorbés par l'encre de Clara qui s'étendait, affamée. En quelques secondes, le Doyen n'était plus qu'une ramette de papier blanc, éparpillée sur le sol, sur laquelle le texte commençait déjà à s'imprimer avec un bruit de mitrailleuse :

TOC-TOC-TOC-TOC.

« Chapitre 7, Section B : La Réduction de Julian Vane. »

Julian se figea. Il sentit le regard du livre se poser sur lui. Les quatre autres survivants s'étaient agglutinés dans un coin de la chambre forte, une grappe humaine d'érudition liquéfiée par la peur. Ils n'étaient plus des critiques. Ils étaient des brouillons.

— Le code... balbutia Sarah Stein, fixant la porte. Le code pour sortir... il est dans le texte, n'est-ce pas ? Il faut continuer de lire pour que les portes s'ouvrent.

— Si on lit, on meurt ! rugit Julian, dont le regard fuyant cherchait une issue dans les angles morts du plafond. Thorne est mort parce qu'il a lu son secret ! Si on refuse de regarder, le livre perd son pouvoir !

« Julian Vane pensait que l'ignorance était une armure. C'était une erreur de ponctuation. »

Le livre sur le pupitre se mit à léviter, ses pages battant comme les ailes d'un oiseau de proie préhistorique. Une odeur de vieux grimoire et de sang frais emplit l'air recyclé du Sarcophage.

— Regardez ! cria l'un des critiques dont le nom n'avait pas encore été honoré par le récit. Les pages d'Elias !

Les feuilles qui constituaient le cadavre d'Elias Thorne se soulevèrent du sol, portées par un courant d'air inexistant. Elles s'envolèrent pour venir se coller, une par une, sur le mur nord de la pièce. Elles formaient une fresque macabre, une mosaïque de textes révélant chaque petit péché, chaque pot-de-vin littéraire, chaque trahison académique du groupe.

Julian Vane vit son nom apparaître en lettres de feu sur le mur.

« Julian Vane, le prodige de la critique web. Celui qui vendait des chroniques élogieuses contre des cryptomonnaies et des nuits dans des hôtels de luxe. Il aimait la brièveté. Le texte va le satisfaire. »

Les murs du Sarcophage commencèrent à se rapprocher. Pas physiquement. C'était l'espace mental de la pièce qui se contractait. Les dimensions se réduisaient à celles d'une marge. Julian sentit une pression immense sur ses tempes. Ses os craquèrent. Il n'était plus un volume ; il devenait une surface.

— Arrêtez ça ! Je retire tout ce que j'ai dit sur le dernier roman de Marcus Thorne ! C'était un chef-d'œuvre ! Un génie ! hurla Julian alors que ses épaules se rejoignaient dans un bruit de bois sec.

Le texte sur le pupitre s'illumina d'une lueur d'un rouge brique, la couleur de la reliure en cuir humain.

« Trop tard pour les errata. Le tirage est épuisé. »

Julian Vane fut soudainement aspiré par le mur de papier, non pas comme un corps qui s'écrase, mais comme une image que l'on aplatit. Il devint une illustration. Une gravure à l'eau-forte, sombre et détaillée, le montrant en train de hurler pour l'éternité entre deux paragraphes de prose assassine. Son cri ne s'arrêta pas ; il devint un sifflement constant, une ponctuation sonore dans l'ambiance de la pièce.

Il ne restait plus que cinq critiques. L'encre de Clara et d'Elias au sol formait maintenant un lac qui commençait à monter, submergeant leurs genoux. Ce n'était pas de l'eau. C'était de l'information pure. Des milliers de noms, de dates, de citations, de métaphores oubliées qui s'infiltraient sous leurs vêtements, cherchant à pénétrer leur sang.

Sarah Stein regarda le livre, puis ses compagnons de cellule. Elle comprit la logique de ce lieu. Le Sarcophage n'attendait pas un avis critique. Il exigeait une réécriture totale de leur existence.

Elle s'avança vers le pupitre, les pieds enfoncés dans la mare de mots noirs.

— Vous voulez une fin ? cria-t-elle au plafond, au livre, au vide. Je vais vous la donner, votre fin !

Elle saisit la tranche du livre. Ses doigts commencèrent immédiatement à fumer, la chair grillant au contact de la couverture qui semblait chauffée à blanc par la friction de toutes les pensées qu'elle contenait.

« Sarah Stein croyait encore au libre arbitre. C'était la figure de style la plus pathétique de son répertoire. »

La page suivante se tourna avec la force d'un ouragan, projetant Sarah au milieu de la pièce. Le texte n'était plus écrit en français. Ni en aucune langue connue. C'étaient des formes pures, des géométries de sens qui s'imprimaient directement dans leur cortex.

La porte blindée émit un bip sonore. Un chiffre apparut sur l'écran de contrôle : *3*.

Il ne restait que trois chapitres avant la fin du volume.
Et quatre d'entre eux respiraient encore.

L'hécatombe ne faisait que commencer, et le texte, insatiable, réclamait déjà sa prochaine victime pour clore la partie. L'odeur d'encre devint si forte qu'elle en devint combustible. Un seul mot de trop, et le Sarcophage s'embraserait dans un autodafé dont ils seraient, à la fois, le bois et le feu.

Chapitre 8

La Logique de l'Abattoir

Clara Valmont ne tremblait pas ; elle classait. Dans le chaos électromagnétique du Sarcophage, alors que l'odeur d'ozone et de sang séché commençait à saturer l'air recyclé, elle s'accroupit devant le manuscrit avec la précision d'une légiste autopsiant une fée. Pour Clara, le monde n'avait jamais été fait d'atomes, mais de syntagmes. Le meurtre de Marcus Thorne ? Une ellipse maladroite. L'agonie des autres ? Un problème de rythme. Elle ajusta ses lunettes sans monture, ignorant les gémissements de Sarah Stein qui se recroquevillait dans un angle mort de la pièce, et fixa la page 412.

« La structure est circulaire », murmura-t-elle, sa voix tombant comme un couperet sur le carrelage froid. « Si l'on identifie le pivot sémantique, on casse la boucle. Tout récit possède une faille logique, un *deus ex machina* inversé que l'auteur utilise pour masquer son manque de souffle. Ce livre n'est qu'un algorithme de papier. »

Le manuscrit frémit. L'encre, cette substance huileuse qui semblait pulser au rythme d'une carotide invisible, se rétracta un instant avant de refluer avec une violence graphique. Les mots ne s'alignaient plus ; ils s'agglutinaient en grumeaux de sens.

« Clara Valmont cherche le pivot. Clara Valmont veut disséquer le prédateur avec un scalpel en plastique. Elle croit que l'herméneutique est un gilet pare-balles. »

Elle fronça les sourcils. L'attaque était directe, mais prévisible. « Ad hominem », diagnostiqua-t-elle froidement. « Procédé pathétique. L'auteur tente de créer une illusion d'omniscience par le biais d'une focalisation interne forcée. C'est du sous-Pirandello. »

Elle sortit un stylo-plume de sa poche de tailleur — une arme de précision à pointe d'iridium — et s'apprêta à barrer le paragraphe. Mais avant que la pointe ne touche la fibre, le papier se boursoufla. Une cloque de cellulose se forma, crevant dans un bruit de succion écœurant pour laisser place à une nouvelle ligne de texte, écrite dans une calligraphie qui imitait parfaitement la sienne.

« Analyse de la sujet : Valmont, C. Symptômes : Atrophie émotionnelle sévère. Diagnostic : La patiente a confondu la vie avec une table des matières. Elle n'a jamais lu un livre pour le plaisir depuis 1994. Elle lit pour tuer. Elle critique pour ne pas être critiquée. Son objectivité est une nécrose. »

— Je ne suis pas votre patiente, cracha Clara, sa posture se rigidifiant. Je suis celle qui décide si vous survivez à la saison littéraire. Vous n'êtes qu'un agglomérat de tropes horribles. Votre "Sarcophage" est une métaphore usée du huis clos sartrien. C'est d'un ennui mortel.

« Mortel. Précisément », répondit le livre. *« Regarde tes mains, Clara. »*

Elle baissa les yeux. Ses doigts, d'ordinaire d'une pâleur de porcelaine, étaient tachés. Pas par l'encre. La peau de ses phalanges s'était transformée en parchemin jauni. Ses empreintes digitales s'effaçaient, remplacées par de minuscules lignes de texte imprimé en corps 6. On pouvait y lire, en boucle : *Je ne ressens rien. Je ne ressens rien. Je ne ressens rien.*

La panique, cette ennemie qu'elle avait bannie par des années de structuralisme acharné, commença à grignoter les bords de sa conscience. Elle essaya de se relever, mais ses articulations craquèrent avec le bruit d'une reliure trop vieille que l'on force.

— C'est une réaction psychosomatique induite par le stress, s'auto-analisa-t-elle à voix haute, sa voix montant d'un octave. Une suggestion hypnotique liée à la

fréquence sonore de la pièce.

« Non, Clara », inscrivit le manuscrit avec une lenteur sadique. *« C'est de l'édition à compte d'auteur. Je suis en train de te réécrire. Tu as passé ta carrière à transformer des êtres de chair en paragraphes de mépris. Il est juste que tu deviennes, à ton tour, de la pure matière textuelle. »*

Elias Thorne, de l'autre côté de la pièce, l'observait avec une fascination de vautour. « Laisse tomber, Valmont. On ne gagne pas contre une narration qui possède le point de vue omniscient. On négocie avec le narrateur. »

« On ne négocie pas avec une erreur de syntaxe ! » hurla-t-elle, perdant enfin toute contenance.

Elle se jeta sur le livre, les ongles en avant, cherchant à déchirer les pages, à réduire ce monstre de papier en confettis. Mais au moment où ses doigts entrèrent en contact avec le papier, elle ne sentit pas de résistance. La page était liquide. Ses mains s'enfoncèrent dans le texte comme dans du goudron bouillant. L'encre grimpa le long de ses poignets, s'engouffra sous ses manches, dessina des ronces de ponctuation sur ses avant-bras.

Le manuscrit commença à lire Clara Valmont à haute voix. Ce n'était pas une voix humaine ; c'était le son de mille pages que l'on tourne simultanément, un bruissement sec qui résonna dans les parois d'acier du Sarcophage.

« Chapitre 8, Suite : L'effondrement de la Raison Pure. Clara Valmont se rend compte que son intelligence n'était qu'un mécanisme de défense contre l'insignifiance de son existence. Elle se souvient de cet auteur qu'elle a démolé dans le Monde, il y a dix ans. Pierre Arnault. Il s'est jeté sous un train à cause d'un adjectif qu'elle avait jugé "vulgaire". Elle n'a jamais regretté. Elle pensait faire du nettoyage sanitaire. »

— Il n'avait aucun talent ! hurla Clara, dont le visage commençait à se déformer, sa joue gauche devenant plate et blanche comme un vélin de luxe. La médiocrité est un crime !

« La médiocrité est humaine, Clara. Toi, tu es devenue une note de bas de page. »

Soudain, le texte sur la page se figea. Un grand espace blanc apparut, une clairière de silence visuel au milieu du chaos de l'encre. Au centre, un seul mot, en rouge, qui semblait saigner :

Clara sentit un vide immense s'ouvrir sous ses pieds. Ce n'était pas une chute physique, c'était une annulation. Ses souvenirs s'effaçaient par blocs. Son enfance, ses études à la Sorbonne, le goût du café, l'odeur du papier neuf... Tout était aspiré par le curseur invisible du livre. Elle essaya de crier son nom pour se raccrocher à son identité, mais sa langue était devenue une lanière de cuir de veau, sèche et inutile.

Ses yeux devinrent deux points de ponctuation noirs. Son nez s'aplatit en un tiret cadratin.

Elias et Sarah regardèrent, pétrifiés, leur collègue s'effondrer sur elle-même. Elle ne devint pas un cadavre. Elle devint une pile de feuillets éparpillés sur le sol. Sur le feuillet supérieur, on pouvait lire l'oraison funèbre que le livre venait de composer pour elle :

« Ci-gît Clara Valmont. Elle chercha la faille dans le texte, sans voir que le texte était le gouffre. Elle meurt comme elle a vécu : entre deux guillemets, sans jamais avoir osé dire "Je". »

Le silence revint dans le Sarcophage, plus lourd qu'avant. Un silence de bibliothèque

après une apocalypse.

Le chiffre sur l'écran de contrôle près de la porte blindée grésilla et passa de *3* à *2*.

Le manuscrit, gonflé du poids de Clara, semblait plus épais. Plus vivant. La couverture, faite de ce qui ressemblait maintenant étrangement à de la peau humaine traitée, émit une chaleur presque insupportable.

Sarah Stein s'approcha, tremblante, de la pile de feuilles qui avait été Clara. Elle ramassa la page supérieure. L'encre était encore humide. Elle tacha ses doigts. En bas de la page, une nouvelle ligne s'écrivit d'elle-même, une invitation pour les survivants :

« Qui veut corriger le chapitre suivant ? Le temps presse, et l'encre a soif de sang neuf. »

Elias Thorne s'approcha lentement, son monocle reflétant la lueur rouge de l'écran. Il ramassa le stylo d'iridium de Clara, qui gisait là, orphelin.

« Elle a échoué parce qu'elle voulait analyser le livre comme une structure morte », murmura-t-il, un sourire dément étirant ses lèvres parsemées de taches de vieillesse. « Il faut le vivre comme une performance. Sarah, apportez-moi ce qui reste de notre amie. Je crois que j'ai trouvé une rime riche pour notre sortie. »

Dans les profondeurs du Sarcophage, le livre se mit à rire. Ce n'était qu'un bruit de papier froissé, mais c'était le son le plus terrifiant que l'oreille humaine puisse concevoir.

Il ne restait que deux chapitres. Et l'odeur d'encre devint celle de la viande grillée.

Chapitre 9

Le Rôle du Traître

Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une pression atmosphérique qui vous broie les tympans quand le monde se rend compte qu'il n'est qu'une succession de glyphes sur un écran de plasma froid. Julian Vane ne marchait plus ; il oscillait, métronome humain dont la cadence aurait été réglée par un maniaque sous amphétamines. Ses mains, autrefois si précises pour dépecer la prose d'autrui dans la **London Review**, tremblaient comme des feuilles de tremble prises dans une tempête de ventilateurs industriels. Il grattait le revêtement acoustique des murs avec l'obstination d'un rat cherchant une issue dans un labyrinthe de plomb.

« Tu cherches quoi, Julian ? Une sortie de secours ou une rime en "agonie" ? » cracha Elias Thorne. Le Doyen ne regardait même plus l'homme. Il fixait le corps de Clara, ou ce qu'il en restait, une nature morte composée de chair et de certitudes brisées.

Julian ne répondit pas. Ses ongles s'incrustèrent dans une jointure entre deux panneaux de cuir synthétique. Il tira. Un déchirement sourd, le son d'une peau que l'on pèle trop vite. Derrière le luxe oppressant du Sarcophage, la structure révélait sa véritable nature : des strates de papier mâché compacté, des manuscrits compressés servant d'isolant phonique. Des milliers de rêves d'écrivains ratés servant de cercueil aux critiques qui les avaient enterrés.

Vane s'engouffra dans la brèche. Il ne fouillait pas le mur, il l'éventrait. Ses doigts revinrent chargés de feuillets jaunis, tachés par une humidité qui sentait le renfermé et la trahison. Ce n'était pas le manuscrit du centre de la pièce. C'était une annexe. Un index des cadavres.

« C'est écrit ici, Elias », hoqueta Julian, sa voix muant vers une octave surnaturelle. « Le chapitre 9. Il n'est pas sur la table. Il est *dans* les fondations. On ne lit pas ce livre, on l'excrète. »

Il jeta les pages au sol, entre les pieds du Doyen. Les caractères n'étaient pas imprimés ; ils semblaient avoir été brûlés à même la pulpe avec un tisonnier miniature. Sarah s'approcha, chancelante, serrant sa robe contre sa poitrine comme si le tissu pouvait la protéger de la vérité. Elle ramassa une page. Ses yeux s'agrandirent, deux abîmes de terreur pure.

« Ce sont des notes marginales... » murmura-t-elle. « "Vane propose d'accélérer le tempo au chapitre 4. Clara doit mourir par sa propre logique. Thorne sera le spectateur final." Julian... pourquoi ton écriture est-elle partout dans ces marges ? »

Le temps se figea. Dans le coin de la pièce, le livre central, l'artefact sur le lutrin, se mit à vibrer. Un ronronnement tectonique. Elias releva les yeux vers Julian. Le monocle du vieil homme tomba et se brisa sur le sol, un éclat de verre final pour une vision périmée.

Julian Vane se mit à rire. Ce n'était pas un rire de méchant de série B. C'était le rire d'un homme qui a compris que la réalité n'a pas d'éditeur, pas de correcteur, juste un auteur ivre de sa propre puissance. Il se mit à danser une gigue grotesque sur les restes de Clara, ses chaussures vernies claquant sur le sang tiède.

« Marcus n'était qu'un mécène avec trop d'argent et pas assez de vocabulaire ! » hurla Julian, les yeux révulsés. « Il voulait une œuvre totale. Quelque chose qui respire ! Alors on a passé un accord. Il fournissait la logistique, l'acier, le silence. Et moi ? Je fournissais la structure dramatique. Un critique est le parasite parfait, Elias ! Sans l'hôte, nous ne sommes rien. Alors j'ai créé l'hôte ultime. Un livre qui nous mange. »

Il plongeait à nouveau ses mains dans la plaie du mur, en extirpant une liasse de

schémas techniques. Le plan du Sarcophage. Chaque conduit d'aération était une ponctuation. Chaque capteur de pression dans le sol était une note de bas de page.

« Vous ne comprenez pas la méta-littérature », continua Julian, sa voix devenant une sorte de râle poétique. « Nous sommes dans le ventre de la bête. Ce que vous lisez sur le lutrin n'est que la transcription de nos pulsations cardiaques converties en encre par un algorithme que j'ai aidé à coder. J'ai injecté du fiel dans les veines de ce bunker ! »

Il se tourna vers Elias, son visage à quelques centimètres du sien. « Tu as tué ce gosse pour son idée, Elias ? Ce n'était que du plagiat. Moi, j'ai fait mieux. J'ai plagié la vie elle-même. Marcus Thorne n'est pas mort par hasard. C'était l'Inciting Incident. Le premier dominos. Et maintenant, le traître doit jouer son rôle. »

Julian attrapa le stylo d'iridium des mains d'Elias avec une force de dément. Il ne chercha pas à écrire sur le papier. Il se tourna vers le mur de manuscrits compressés et commença à lacérer le papier avec la pointe acérée du stylo, griffonnant frénétiquement.

« LE TRAÎTRE SE RÉVÈLE. LE TRAÎTRE RÉCLAME SA RÉCOMPENSE. LA PEUR EST L'ENCRE. LE SANG EST LE LIANT. »

À mesure qu'il écrivait, les lumières du Sarcophage se mirent à pulser au rythme de ses traits de plume. Un bourdonnement électronique emplit la pièce, si intense que Sarah tomba à genoux, les mains sur les oreilles. Le sol commença à s'incliner. Les parois semblaient se rapprocher, les milliers de pages cachées dans les murs gonflant comme si elles prenaient une profonde inspiration.

« Tu crois que tu contrôles ça ? » rugit Elias, retrouvant une once de sa morgue habituelle. « Tu n'es qu'un outil, Julian ! Un personnage de second plan qu'on sacrifie pour relancer l'intrigue ! »

Julian s'arrêta. Son stylo restait suspendu en l'air, dégoulinant d'une substance noire qui n'était définitivement pas de l'encre de Chine, mais quelque chose de plus visqueux, de plus organique. Il regarda ses propres mains. Elles commençaient à se tacher, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Des mots commençaient à apparaître sous sa peau, des lettres bleutées courant le long de ses veines.

M-E-N-S-O-N-G-E.

P-A-R-A-S-I-T-E.

« Non », bégaya Julian. « J'ai écrit le plan. J'ai corrigé les épreuves. Je suis l'éditeur !
»

Il se précipita vers le lutrin central, celui qui trônait comme un autel au milieu du carnage. Il voulait raturer. Il voulait effacer. Mais le livre ne se laissait pas toucher. Les pages tournaient à une vitesse folle, créant un tourbillon d'air qui sentait l'ozone et le vieux parchemin.

Elias Thorne s'approcha, un sourire cruel étirant ses traits de vieux rapace. « Tu as oublié la règle d'or du récit d'horreur, mon petit Julian. L'architecte est toujours la première victime de sa propre structure. Tu as aidé Marcus à construire cette machine ? Félicitations. Tu es maintenant le carburant. »

Le texte sur le lutrin s'arrêta net sur une page blanche, à l'exception d'une seule ligne, écrite dans une typographie élégante, presque moqueuse :

« Julian Vane comprit trop tard que dans une œuvre d'art véritable, le traître n'est pas celui qui trahit ses amis, mais celui qui trahit la fiction en se croyant réel. »

Soudain, le mur que Julian avait éventré vomit des milliers de feuilles de papier. Elles ne tombèrent pas. Elles volèrent, guidées par un magnétisme invisible, s'enroulant autour des jambes de Julian, puis de son torse. C'était un linceul de mots. Des

critiques qu'il avait écrites, des vies qu'il avait brisées, des phrases qu'il avait volées. Le papier le coupait, des milliers de micro-incisions de papier chirurgical.

Julian hurlait, mais le son était étouffé par la pulpe qui s'engouffrait dans sa bouche, le transformant en une statue de papier mâché hurlante.

Elias et Sarah reculèrent contre la porte scellée, spectateurs impuissants de cette autopsie littéraire. Julian fut soulevé du sol, aspiré vers le plafond par un vortex de manuscrits. Son corps semblait se dématérialiser, se désagréger en fibres de cellulose.

Un dernier craquement d'os. Un dernier soupir de papier froissé.

Et puis, le calme.

Julian Vane avait disparu. À sa place, au centre de la pièce, une nouvelle pile de feuilles venait de tomber sur le sol, fraîchement imprimée. Sarah s'approcha, les jambes en coton. Elle ramassa le premier feuillet.

Le texte était encore chaud.

« Qu'est-ce que ça dit ? » demanda Elias, sa voix n'étant plus qu'un murmure de vieillard brisé.

Sarah lut à voix haute, sa voix tremblante se perdant dans l'immensité du Sarcophage :

« *Le traître est désormais l'encre. Le doyen est désormais la proie. Il ne reste qu'un chapitre avant l'épilogue. Qui, parmi les survivants, osera tourner la page finale sans se rendre compte que la main qui tient le livre est déjà celle d'un mort ?* »

Elias Thorne regarda sa propre main. Elle était couverte de taches de vieillesse, certes. Mais entre les rides, de petites lettres noires commençaient à germer, formant un nom qu'il n'avait pas entendu depuis trente ans. Le nom du jeune auteur qu'il avait poussé au suicide.

Le Sarcophage grogna. Les portes ne s'ouvrirent pas. Elles se mirent à fondre, se transformant en une substance noire et visqueuse qui commença à inonder le sol.

L'encre montait. Elle avait soif de sang neuf. Et elle n'acceptait aucune correction.

Chapitre 10

L'Aveu de l'Encre

L'encre n'est pas un liquide, c'est une rumeur qui se densifie. Elle ne se contente pas de monter ; elle *grignote* les angles morts de la perception, transformant le sol du Sarcophage en une mer de pétrole sémantique. Elias Thorne regarde ses phalanges : le nom du suicidé, *Julien Vasseur*, s'écrit sous sa peau comme une infection sous-cutanée. Chaque lettre est un coup de scalpel. Le nom bat au rythme de son cœur, une pulsation noire, un rappel que la propriété intellectuelle est un sport de contact qui se joue à la morgue.

Julian, le plus jeune de la bande, celui que tout le monde prenait pour le secrétaire de séance, le rat de bibliothèque inoffensif, ne recule pas devant la marée noire. Il se tient là, les pieds déjà immergés jusqu'aux chevilles dans cette substance qui sent le fer et la vieille reliure, et il sourit. C'est un sourire de typographe qui vient de trouver la coquille parfaite dans la Bible.

« Tu as toujours détesté les adjectifs, Elias, n'est-ce pas ? » lance Julian. Sa voix a changé. Elle a la résonance métallique des haut-parleurs de gare annonçant un déraillement imminent. « Trop gras, trop mous, trop inutiles. Thorne pensait la même chose de vos vies. »

*Objectif : Transformer la critique littéraire en acte sacrificiel.

Méthode : Utilisation d'une encre ferrofluidique à mémoire génétique.

Sujets : Sept parasites du texte.

Hypothèse : La vérité n'émerge que lorsque le coût du mensonge devient l'asphyxie.*

Julian sort de sa poche intérieure un stylo-plume en os de seiche. Il ne l'utilise pas pour écrire, il le lèche comme un sucrier. « Marcus Thorne n'a jamais voulu que vous jugiez ce manuscrit. Il voulait que le manuscrit vous *digère*. Une critique ultime, Elias. Pas des mots dans un journal de merde que les gens utilisent pour emballer du poisson le lendemain. Une critique où chaque adjectif est payé en globules rouges. »

Sarah hurle. L'encre vient de happer ses chaussures de luxe. Le cuir fond. Ce n'est pas de la corrosion acide, c'est une réécriture moléculaire. Ses pieds deviennent des paragraphes de chair informe. Elle essaie de grimper sur la table centrale, mais le bois même du Sarcophage semble transpirer du texte. Les nervures du chêne forment désormais des phrases en vieux français : *« CI-GÎT LA VANITÉ DES CHIENS DE GARDE DU TEMPLE. »*

« Julian, qu'est-ce que tu as fait ? » bafouille Elias, son monocle tombant dans le liquide noir avec un "ploc" définitif.

« J'ai servi de nègre littéraire à la Mort, Elias. Thorne m'a payé pour structurer le récit. Il disait que vous étiez des "bloqueurs de flux". Des valves coincées dans le tuyau de la création. Pour que la littérature revive, il faut sacrifier les gardiens du musée. » Julian fait un geste circulaire, désignant les murs de béton qui se liquéfient en colonnes de texte défilant à une vitesse vertigineuse. « Le code de sortie ? Il n'y en a pas. La seule façon d'arrêter l'encre, c'est de finir le chapitre. Et le chapitre exige un aveu. Un vrai. Pas une de tes pirouettes stylistiques de vieux snob. »

1. GROS PLAN : Elias Thorne. La sueur sur son front est noire.
2. TRAVELLING ARRIÈRE : La pièce disparaît sous le flot. Les livres sur les étagères s'ouvrent seuls et leurs pages s'envolent comme des chauves-souris de papier, se collant au visage des invités.
3. SON : Un bruit de rotative de presse hydraulique qui s'emballe. *Schlak. Schlak. Schlak.*

« L'aveu, Elias ! » crie Julian par-dessus le vacarme des presses invisibles. « Dis-le ! Dis que tu n'as jamais écrit une ligne de "L'Héritage des Cendres" ! Dis que Vasseur était dans la pièce d'à côté quand tu lui as volé son dernier souffle et son dernier carnet ! »

Elias s'effondre à genoux. L'encre lui remonte jusqu'à la gorge. Elle pénètre dans sa bouche, un goût de plomb et de regrets. Il essaie de parler, mais ses cordes vocales sont déjà en train d'être réimprimées.

« Je... j'ai... »

L'encre jaillit de ses yeux. Deux filets noirs qui dessinent sur ses joues les ratures qu'il avait faites sur le manuscrit original de Vasseur.

« Thorne savait, » continue Julian, marchant sur l'encre comme s'il s'agissait de sol ferme. « Il a tout orchestré. Ce Sarcophage est une presse à imprimer géante. Et vous êtes les caractères de plomb. On va vous fondre pour réécrire l'histoire de l'art. Il n'y aura plus de critiques. Plus de filtres. Juste la pureté de l'exécution. »

Soudain, le mouvement de l'encre s'arrête. Le silence qui suit est plus violent que le bruit. L'encre stagne, lisse comme un miroir d'obsidienne. Au centre de la pièce, une forme émerge du liquide. Ce n'est pas Thorne. C'est une pile de papier vierge, immaculée, flottant sur le néant noir.

Un stylo, suspendu par un fil invisible, se met à osciller au-dessus de la première page.

« À toi, Elias, » murmure Julian en lui tendant la main, une main dont les veines sont désormais des lignes de code. « Signe la fin. Thorne voulait que la vérité soit ton dernier acte de naissance. Si tu signes, les portes s'ouvrent. Si tu refuses, l'encre finit

de remplir la pièce jusqu'au plafond. »

Elias regarde la page blanche. Il voit son propre reflet dans l'encre au sol : il ne ressemble plus à un homme, mais à une ébauche, un croquis raturé, une erreur de ponctuation dans un univers trop vaste. Il tend une main tremblante vers le stylo.

Le texte sur la page blanche commence à s'écrire tout seul, avant même qu'il ne le touche :

« Je, Elias Thorne, certifie que mon existence n'est qu'un plagiat de la douleur d'autrui. »

« Signe, vieil homme. Signe et laisse la fiction reprendre ses droits sur le réel. »

Sarah, à l'autre bout de la table, n'est plus qu'une statue de papier mâché, ses yeux remplis de typographie Helvetica. Elle ne respire plus ; elle se lit. On peut voir sur son front, en lettres grasses : .

Elias saisit le stylo. La pointe est une dent humaine. Il appuie sur le papier. Ce n'est pas de l'encre qui sort, c'est son propre sang, instantanément noirci par le contact de l'air vicié du Sarcophage.

Au moment où la boucle du 'E' se ferme, le sol se dérobe.

Ce n'est pas une chute, c'est une dissolution. Le Sarcophage n'est plus une pièce, c'est une page que l'on tourne. Un bruit de déchirure titanesque déchire l'air. Les murs de béton se replient les uns sur les autres comme un origami fou.

Julian disparaît dans un éclat de rire composé de voyelles désordonnées.

Elias Thorne ne sent plus le poids de son corps. Il ne sent plus que la pression du texte. Il devient une note de bas de page. Un astérisque dans l'œuvre d'un autre.

Les portes blindées ne s'ouvrent pas sur le monde extérieur. Elles s'ouvrent sur une blancheur aveuglante, le vide absolu d'une page qui attend son premier mot après l'apocalypse.

Et dans ce vide, la voix de Marcus Thorne, enregistrée ou spectrale, résonne une dernière fois :

« Merci pour votre collaboration. Le premier tirage est épuisé. Vous aussi. »

L'encre reflue soudainement, laissant le sol sec, mais Elias n'est plus là. Il ne reste qu'un tas de cendres noires au milieu de la pièce et, sur la table, le manuscrit enfin complet, relié dans une peau qui ressemble étrangement à celle d'un doyen de la critique littéraire.

Le livre palpite.

Il a faim de lecteurs.

Il a faim de vous.

Chapitre 11

Le Déluge Noir

La première goutte n'est pas tombée ; elle a été expulsée comme une expectoration de goudron pur, une scorie de néant jaillissant de la marge droite de la page 412. Clara Valmont vit la tache s'étendre, non pas selon les lois de la capillarité, mais avec l'intention vorace d'une tumeur maligne. L'encre n'était pas un fluide. C'était du verbe liquide, une mélasse de syntagmes liquéfiés qui bouillonnait à la lisière du papier, défiant la gravité, grimpant sur les bords de la couverture en peau humaine avant de se déverser sur le sol du Sarcophage dans un sifflement de vapeur acide.

— Reculez, hurla Clara, bien que le mur de béton armé derrière elle n'offrît aucune issue.

L'encre ne se contentait pas de couler. Elle **voulait**.

Elle se répandait en vagues huileuses, d'un noir si absolu qu'il semblait aspirer la lumière des néons encastrés au plafond. Ce n'était pas seulement de la matière, c'était de l'information en phase terminale. On pouvait y voir, en y regardant de trop près, des milliers de caractères de typographies différentes — Garamond, Helvetica, Times New Roman — s'entrechoquer, se dévorer, formant une écume de voyelles agonisantes et de consonnes brisées.

Le niveau montait à une vitesse absurde. Dix centimètres en trois secondes.

Composition : 12% Carbone, 8% Pigment organique, 80% Regret pur.

**Propriétés : Corrosif pour la réalité. Dissout la distinction entre le signifiant et le*

signifié.*

Observation : Le liquide semble murmurer les péchés de ceux qu'il touche.

Le survivant à côté de Clara — un critique dont le nom s'effaçait déjà de la mémoire collective tant sa peur le rendait générique — laissa échapper un cri étranglé. L'encre venait de lécher le bout de ses richelieus en cuir de veau. En un instant, le cuir ne fut plus du cuir. Il devint une description textuelle de cuir, une série de paragraphes en italique s'enroulant autour de ses chevilles, le transformant en une idée de personnage plutôt qu'en un homme de chair.

— La table ! Clara, grimpez sur la table !

Elle ne se le fit pas dire deux fois. Elle bondit sur l'immense bloc d'obsidienne qui trônait au centre de la pièce, cette table de sacrifice intellectuel où tant de manuscrits avaient été disséqués. Elle tira l'autre homme par le revers de sa veste juste avant que la marée noire ne submerge l'espace où il se tenait.

Désormais, ils étaient deux naufragés sur un îlot de verre volcanique, entourés d'un océan de prose toxique.

Le Sarcophage n'était plus une chambre forte. C'était un encrier géant. L'encre montait, impitoyable, léchant les bords de l'obsidienne. À la surface de ce déluge, les mots flottaient comme des cadavres de poissons. Clara reconnut des fragments :
"...sa médiocrité n'a d'égale que son arrogance..." ; *"...une prose poussive, indigne d'un écolier..."* ; *"...le plagiat est ici élevé au rang d'insulte..."*.

C'étaient ses propres mots. Ses propres critiques. Ses sentences de mort littéraires qu'elle avait distribuées pendant quinze ans, revenant vers elle sous forme physique, liquide, étouffante.

— Ça ne s'arrête pas, balbutia l'homme à ses côtés, ses mains tremblant contre ses

genoux. Le livre... regardez le livre !

Le manuscrit, resté au centre de la table, n'était plus un objet. Il était devenu une fontaine, un geyser inversé. Les pages tournaient d'elles-mêmes, propulsées par la pression de l'histoire qui cherchait à s'extraire de sa prison de papier. Chaque page qui se tournait libérait un nouveau flot de noirceur.

(Voix brisée, le masque de froideur fissuré)

Ce n'est pas possible. Un manuscrit n'a pas cette masse. C'est mathématiquement impossible.

Vous parlez de mathématiques ? On est en train de se noyer dans du café et du mépris ! Regardez le sol ! Le sol a disparu !

Le niveau de l'encre atteint le plateau de la table. Les deux personnages s'accroupissent au centre, se serrant l'un contre l'autre. L'encre commence à imbiber le bas du pantalon de l'homme. Il hurle alors que sa jambe se transforme en une suite de métaphores sur la douleur.

Je deviens un adjectif ! Je le sens ! Je suis... je suis... "lancinant" ! "Insupportable" !
Aidez-moi !

Clara regarda avec horreur la jambe de son compagnon s'étirer, se déformer, pour

devenir une calligraphie gothique complexe qui se fondait dans la mare environnante. L'homme ne saignait pas. Il s'éditait. Il disparaissait dans la syntaxe globale du monde de Marcus Thorne.

Elle ferma les yeux, mais le texte était à l'intérieur de ses paupières. L'obscurité derrière ses yeux était écrite en police Impact, taille 72.

TU AS CRU QUE TU POUVAIS JUGER SANS ÊTRE JUGÉE ?

L'encre envahit la surface de l'obsidienne. Elle était tiède, comme du sang fraîchement versé, mais elle avait la consistance de la colle. Clara sentit le froid de la fin monter le long de ses cuisses. Elle essaya de se remémorer un poème, une ligne pure, quelque chose que cette encre ne pourrait pas corrompre. Mais sa mémoire n'était qu'un dictionnaire de synonymes pour le mot "nulle".

L'encre monta jusqu'à sa taille. Elle vit le manuscrit flotter juste devant elle. Le papier était désormais totalement noir, mais les mots y apparaissaient en blanc, par un effet d'inversion photographique. Elle lut :

"Clara Valmont comprit trop tard que le silence est la seule critique qui ne tue pas celui qui l'exerce. Alors que l'encre emplissait ses poumons, elle regretta non pas ses crimes, mais la ponctuation de sa dernière chronique."

— Non... murmura-t-elle, alors que le liquide visqueux atteignait son menton. Je n'ai pas... je n'ai pas fini mon papier sur...

L'encre s'engouffra dans sa bouche. Elle avait le goût de la cendre et du vieux papier journal. Ce n'était pas la mort par noyade, c'était une mort par effacement. Elle sentit ses os se ramollir, devenir des traits de plume, ses muscles se liquéfier en paragraphes descriptifs sur l'anatomie de la peur.

Le Sarcophage était désormais plein à ras bord. Un cube parfait de noirceur absolue. Une boîte noire contenant l'intégralité de la haine littéraire du siècle.

Soudain, le silence.

Puis, un bruit de suction. Un gargouillement de canalisation bouchée.

L'encre commença à refluer. Pas par les portes, pas par des drains invisibles. Elle fut réabsorbée par le manuscrit. Comme si le livre, après avoir goûté à la chair de ses juges, reprenait tout en lui. La pièce se vida en quelques secondes, laissant derrière elle une odeur de soufre et de bibliothèque incendiée.

Le sol était sec. Impeccable. Les murs de béton ne portaient aucune trace.

Il ne restait plus rien. Ni Clara, ni l'homme anonyme, ni les cendres d'Elias Thorne. Il n'y avait que la table d'obsidienne et, posé en son centre exact, le livre.

Le manuscrit était plus épais qu'auparavant. Sa reliure en peau humaine semblait plus souple, plus... hydratée. Une nouvelle texture apparaissait sur le dos : des pores fins, un grain de beauté près du titre, et une petite cicatrice que Clara Valmont avait eue au genou depuis ses sept ans.

Le livre ne palpait plus. Il respirait. Un cycle lent, régulier, satisfait.

Sur la première page, là où il n'y avait auparavant que du vide, un nouveau chapitre venait de s'écrire de lui-même. L'encre était encore fraîche, d'un noir brillant qui semblait bouger sous l'œil de n'importe quel observateur potentiel.

Le texte disait :

*"L'expertise est terminée. Le verdict est unanime : ils ont adoré le dénouement. Ils

s'y sont plongés corps et âme. Littéralement. Le prochain tirage attend désormais ses distributeurs. Ne frappez pas à la porte. Elle s'ouvrira quand vous aurez fini de lire cette phrase."*

Un déclic métallique résonna dans le silence mortel de la chambre forte. La porte blindée de trois tonnes pivota sur ses gonds avec une fluidité obscène.

De l'autre côté, dans la lumière crue du couloir, une silhouette attendait. Elle tenait un stylo-plume et un carnet de notes vierge.

Le monde extérieur n'était plus qu'une page blanche.

Et vous, qui tenez ce récit entre vos mains, vous sentez soudain une humidité étrange au bout de vos doigts. Une petite tache noire. Juste là, sur votre pouce.

Elle s'étend.

Elle a faim.

Chapitre 12

Chute de la Nouvelle Garde

Sarah n'avait jamais cru à la sacralité de l'objet ; pour elle, un livre n'était qu'un vecteur de données, un tas de fibres mortes compressées sous une couverture rigide qu'on pouvait uploader, dépecer ou jeter au pilon sans une once de remords. Mais ce tas de cuir blafard posé sur le socle d'obsidienne, au centre du Sarcophage, n'avait rien de conventionnel. Il palpitait. Une pulsation lente, presque imperceptible, qui faisait vibrer les particules de poussière dans le faisceau des projecteurs halogènes.

« C'est une abomination technique », cracha-t-elle, sa voix se brisant contre les parois de titane de la chambre forte.

Elias Thorne ne répondit pas. Il fixait le cadavre de son propre frère, Marcus, dont le sang continuait de s'étendre sur le sol comme une nappe d'huile noire, tandis que les pages du manuscrit s'auto-complétaient à une vitesse démente, décrivant la couleur exacte de la bile qui remontait dans la gorge d'Elias.

Sarah fit un pas en avant. Ses talons aiguilles claquèrent sur le métal froid. Dans sa main droite, elle serrait un briquet Zippo en argent, un vestige d'une époque où elle fumait pour se donner un genre dans les vernissages de la Rive Gauche. Elle était la « Nouvelle Garde ». Elle était celle qui avait tué la critique littéraire pour la remplacer par des algorithmes de buzz et des exécutions sommaires sur les réseaux sociaux. Elle ne craignait pas les mots.

« Si on le brûle, l'histoire s'arrête », décréta-t-elle.

« On ne brûle pas une prophétie, Sarah », murmura Elias sans détourner le regard du

texte. « On la subit. »

Elle ignora le vieil homme. Elle tendit la main vers le livre. Le contact fut un choc électrique, mais pas celui de la foudre : celui de la chaleur humaine. La couverture n'était pas faite de veau ou de mouton. C'était une texture poreuse, moite, parsemée de minuscules follicules pileux et de grains de beauté qui semblaient se réorganiser sous ses doigts. C'était de l'épiderme. De la peau humaine, tannée avec une précision chirurgicale, conservant encore l'élasticité d'un corps vivant.

Le texte sur la page en cours s'actualisa brusquement :

Sarah Valmont, la prédatrice du numérique, s'approcha de l'autel avec l'arrogance des ignorants. Elle croyait que le feu pouvait effacer sa propre vacuité. Elle ne comprenait pas que le papier avait soif de son venin.

Elle hurla un blasphème et actionna le briquet. La flamme bleue lécha le bord de la page. Pendant une fraction de seconde, une odeur de cheveux grillés envahit la pièce. Un coin de la page brunit, se recroquevilla. Un espoir sauvage l'envahit. Mais le soulagement fut de courte durée.

Le manuscrit poussa un soupir. Un véritable soupir pneumatique, un appel d'air qui éteignit la flamme du Zippo.

Puis, l'horreur biologique commença.

Le morceau de papier carbonisé ne tomba pas en cendres. Au contraire, il commença à se boursoufler. Des capillaires rouges, fins comme des fils de soie, jaillirent de la reliure et se précipitèrent vers la plaie du livre. Ils tissèrent une trame de chair neuve, une cicatrisation accélérée, obscène, qui recouvrit la brûlure en quelques battements de cœur. Le papier se régénérait. Plus encore : il se fortifiait. Là où la flamme avait mordu, la peau était désormais plus épaisse, marbrée d'une cicatrice chéloïde

blanchâtre qui formait de nouvelles lettres.

« Il se nourrit de l'agression », analysa Elias, sa voix dépourvue de toute émotion, comme s'il dictait une chronique pour le supplément littéraire du dimanche. « Vous venez de lui donner une raison d'être plus solide, Sarah. Vous avez édité votre propre perte. »

Sarah, refusant de céder à la panique qui lui broyait les poumons, saisit le haut de la page à deux mains. Elle voulait la déchirer, la réduire en lambeaux, la disperser aux quatre coins de cette prison de haute sécurité. Elle tira. Elle y mit tout son poids, toute sa rage de femme de pouvoir dont le monde s'écroulait.

Le papier s'étira. Il avait la consistance d'un élastique chirurgical. Il se tendit, révélant sous sa surface des veines bleutées qui battaient la chamade. Sarah sentit une humidité poisseuse sur ses paumes. L'encre. L'encre noire, cette substance gluante et luisante, commença à déborder des mots, à s'écouler hors des lignes comme un pétrole intelligent.

Elle essaya de lâcher prise. Ses mains restèrent collées.

« Elias ! Aidez-moi ! »

Le doyen ne bougea pas. Il était fasciné par le spectacle de la métamorphose. Les doigts de Sarah s'enfonçaient dans la page. Non pas parce qu'elle pressait fort, mais parce que le livre l'absorbait. La peau de la page et la peau de ses mains fusionnaient. La ligne de démarcation entre la lectrice et le récit s'effaçait physiquement.

Elle vit avec une terreur absolue ses propres empreintes digitales être aspirées par les pores du manuscrit. La douleur arriva ensuite. Une succion lente, méthodique, une extraction de sa propre essence. Elle sentait son sang être pompé à travers ses pores pour alimenter les réservoirs d'encre du livre. Sa vision commença à se brouiller,

chaque couleur de la pièce perdant de son éclat au profit du texte qui devenait, lui, de plus en plus vibrant, de plus en plus réel.

Sarah Valmont devient enfin utile, écrivit le livre sous ses yeux, utilisant son propre plasma comme liant. **Elle qui a passé sa vie à vider les œuvres de leur substance devient la substance même de l'œuvre. Chaque battement de son cœur est désormais une ponctuation. Chaque cri, une majuscule.**

Elle tomba à genoux, les bras toujours soudés à l'ouvrage. Elle sentait ses souvenirs — son premier papier assassin, la trahison de son mentor, l'appartement vide qu'elle occupait dans le 16^e arrondissement — s'écouler hors de son cerveau comme de l'eau par un siphon. Elle se vidait. Elle devenait une page blanche, une structure de collagène prête à recevoir le récit d'un autre.

Elias Thorne s'approcha doucement. Il ajusta son monocle. Il se pencha sur l'épaule de Sarah, qui n'était plus qu'une extension gémissante du socle d'obsidienne.

« C'est fascinant », murmura-t-il. « Le style s'affine. La narration gagne en profondeur organique. Vous étiez si superficielle, Sarah. Le manuscrit vous corrige. Il vous révisé de fond en comble. »

Le bras droit de Sarah commença à perdre sa structure osseuse. Le calcium semblait être dissous par l'acide métaphorique du texte. Son membre s'aplatit, s'étira, prit la finesse d'un vélin de luxe. Ses ongles devinrent des signets d'ivoire.

Le Sarcophage n'était plus une chambre forte. C'était une presse d'imprimerie métaphysique.

Les autres critiques, tapis dans l'ombre des coins de la pièce, regardaient la Nouvelle Garde se transformer en un Chapitre. Ils voyaient les mots grimper le long de ses épaules, s'inscrire sur son cou, envahir ses joues. Des paragraphes entiers de sa vie

passée, ses petits mensonges, ses grandes lâchetés, s'étaient désormais sur son visage dans une calligraphie gothique impeccable.

« Arrêtez... » articula-t-elle, mais le mot ne sortit pas de sa bouche. Il apparut, écrit en relief, sur son front.

Le livre se referma brusquement sur ses mains emprisonnées. Un bruit de succion humide, puis un craquement sec. Sarah fut projetée en arrière. Elle s'effondra sur le sol, les poignets tranchés net. Mais il n'y avait pas de moignons sanglants. Ses bras se terminaient par des sections de papier parfaitement découpées, d'où ne sortait aucune goutte de sang. Elle était devenue une créature de pâte à papier, une marionnette dont l'encre avait remplacé la moelle.

Elle regarda ses bras inexistantes, puis le livre.

Une nouvelle page venait de se tourner d'elle-même.

Le titre du chapitre 13 apparut, noir sur blanc, écrit avec une élégance cruelle.

LE DOYEN ET LE DERNIER POINT FINAL.

Elias Thorne sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Il comprit que le manuscrit n'en avait pas fini avec la relecture. Il comprit que Sarah n'avait été que l'introduction, un amuse-bouche nécessaire pour atteindre le cœur du récit.

Il regarda Sarah, ou ce qu'il en restait : une silhouette translucide, une ombre de papier qui s'effiloçait sous les courants d'air de la ventilation. Elle n'avait plus de visage, juste un amas de ratures et de corrections marginales.

Il se tourna vers la porte blindée. Le déclic qu'ils espéraient tous ne se produisit pas. Au contraire, les boulons se resserrèrent avec un gémissement de métal supplicié.

Le livre attendait. Il avait encore besoin de beaucoup de matière pour son épilogue.

Elias Thorne sortit son stylo-plume. Ses mains tremblaient, mais son ego de critique restait intact. Si sa fin devait être écrite, il préférait que ce soit avec une syntaxe irréprochable. Il s'approcha du manuscrit, dont la couverture de peau humaine semblait désormais d'une fraîcheur éclatante, presque juvénile.

Il posa sa plume sur la page blanche du chapitre 13.

L'encre de Sarah, encore chaude, remonta le long du conduit de son stylo pour venir lui mordre le bout des doigts.

Le Sarcophage n'était plus un tombeau, c'était un encrier.

Et le récit ne faisait que commencer.

Chapitre 13

L'Agonie du Doyen

La morsure n'est pas celle d'un croc, mais d'un adverbe mal placé. Une douleur sèche, une ponction chirurgicale à l'extrémité de l'index droit. Elias Thorne regarde, pétrifié par son propre flegme, son stylo-plume Montblanc — une pièce de collection en résine précieuse — devenir une sangsue. Le réservoir ne se vide pas sur le papier ; il aspire. Il pompe la sève de ce vieux chêne qu'est le Doyen, extrayant le fer de son hémoglobine pour alimenter la geste de sa propre fin.

Le papier de peau humaine frémit. Il a faim de grammaire.

Capteurs biométriques en alerte. Rythme cardiaque du Sujet A (Thorne) : 142 bpm. Saturation d'oxygène : 88%. Note : Le liquide présent dans le conduit lacrymal du sujet présente une opacité de 98%. Noir de carbone pur.

Elias essaie de hurler, mais sa glotte est un encrier renversé. Il ne sort de sa gorge qu'un gargouillis de consonnes occlusives. Il veut lâcher la plume, mais ses phalanges ont fusionné avec le corps de l'objet. Il est l'outil. Il est le scribe. Il est la ponctuation finale d'un crime commis sous le ciel de plomb de 1992.

« Vous vous souvenez de Julien Vane, Elias ? »

Les mots apparaissent sur la page sans qu'il n'ait encore bougé la main. Le texte se génère par capillarité. Thorne lit sa propre agonie avant de la ressentir. C'est l'ironie suprême du critique : être forcé de réviser sa propre mort en temps réel.

— Julien... n'avait... aucun... style... parvient-il à cracher dans un jet de salive noire.

Le livre répond par une rature violente qui lui déchire la joue gauche. Une plaie nette, profonde, dont les bords s'écartent comme les marges d'un manuscrit mal relié. Au lieu de sang, ce sont des caractères d'imprimerie qui s'en échappent. Des lettres de corps 12, Garamond, qui s'étalent sur son col de chemise amidonné.

« Julien avait le génie. Vous aviez le carnet d'adresses. Vous avez pris son manuscrit, "Les Cendres du Verbe", et vous l'avez jeté dans la broyeuse après en avoir extrait la moelle. Il s'est ouvert les veines dans une baignoire vide parce qu'il n'avait plus d'encre. Vous lui aviez tout pris. Aujourd'hui, le Sarcophage rééquilibre les comptes. »

Elias sent ses poumons se remplir de goudron. L'air a le goût de la suie et du vieux parchemin. Il s'effondre sur le bureau en acajou. Le contact du bois contre son front est celui d'une pierre tombale. Il réalise, avec une lucidité terrifiante, que ses pensées elles-mêmes sont en train d'être formatées. Il ne pense plus en concepts, mais en syntaxe.

Sa main gauche (sujet) agrippe (verbe) le bord du bureau (complément d'objet direct) tandis que le désespoir (concept abstrait, à supprimer selon les préceptes de Strunk & White) l'envahit.

— Non... pas... ainsi...

Ses doigts, devenus des tiges de métal noirci, commencent à tracer frénétiquement des signes sur la page de peau. Il n'écrit plus, il griffe. Il essaie d'insérer des commentaires marginaux, de nier la réalité du récit.

« Erreur factuelle ! » tente-t-il de griffonner.

La page rejette l'encre. Le papier brûle sa chair.

SOUDAIN, LE STYLE CHANGE.

:

Le noir qui monte c'est pas du noir c'est du vide structuré c'est la nuit de Julien qui revient par le canal carpien ça gratte sous la dure-mère comme des pattes d'araignée trempées dans le vitriol Elias tu n'es qu'un plagiaire de vie un parasite de métaphores regarde tes veines elles deviennent des lignes de conduite regarde ton cœur c'est un point final qui bat la mesure d'un métronome cassé boum-point boum-virgule boum-fin.

Elias Thorne bascule en arrière. Sa chaise bascule. Mais il ne touche jamais le sol. Le sol du Sarcophage s'est liquéfié en un océan de mélasse typographique. Il flotte dans une soupe de lettres. Il voit des "E" majuscules flotter comme des épaves de navires de guerre. Des points d'exclamation percent la surface comme des récifs de basalte.

Il lève sa main droite. Elle n'est plus humaine. C'est une plume de vautour greffée sur un moignon de verre.

— Je... j'éдите... encore... murmure-t-il, alors que l'encre lui monte aux lèvres.

Il veut faire une dernière correction. Une dernière flèche rouge pour déplacer sa mort à un autre chapitre. Pour gagner du temps. Pour trouver une rime à "agonie" qui ne soit pas "vaine".

Julien Vane apparaît dans le reflet de l'encre.

Il n'a pas de visage. Il est composé de toutes les pages qu'Elias a déchirées en trente ans de carrière. Un homme-livre, un homme-rature. Vane tend une main de papier mâché et saisit la gorge du Doyen.

L'étranglement est une figure de style. Une ellipse.

ELIAS THORNE est suspendu dans le vide, sa cravate transformée en ruban de machine à écrire qui s'enroule autour de son cou.

ELIAS

(dans un souffle de carbone)

Le... dénouement... manque... de... clarté...

L'HOMME-LIVRE serre plus fort. Le cou d'Elias craque comme la reliure d'un vieux grimoire qu'on ouvre trop brutalement.

L'encre pénètre désormais ses globes oculaires. Le blanc de ses yeux disparaît sous un voile d'ébène. Elias ne voit plus la pièce. Il voit le texte. Il voit les codes sources de sa propre existence. Il voit que son enfance n'était qu'une préface bâclée, que ses amours étaient des notes de bas de page sans importance.

Il sent la pointe de son propre stylo s'enfoncer dans sa tempe. C'est le livre qui guide sa main. Il doit signer. Tout contrat de cession de droits nécessite une signature en bas à droite.

— Je... signe...

Il appuie la pointe contre son crâne. Le stylo traverse l'os avec la facilité d'un poinçon dans du beurre. Elias Thorne ne crie pas. Il n'en a plus les voyelles. Il trace son nom une dernière fois, une calligraphie baroque, une arabesque de désespoir qui s'étire jusqu'à la moelle épinière.

Au moment où la boucle du "e" final se referme, le Sarcophage tremble.

L'encre se retire. Brutalement. Comme une marée descendante.

Elias retombe lourdement sur le sol de métal froid. Il est vide. Une enveloppe de cuir blanc, déshydratée, exsangue. Ses rides se sont transformées en lignes de texte imprimées à même la peau. On peut lire sa biographie sur son torse, et le catalogue de ses lâchetés sur ses cuisses.

Il est devenu le manuscrit.

Sur la table, le livre de peau humaine se referme d'un coup sec. Un bruit sourd, comme le clapet d'un cercueil. Sur la tranche, un nouveau titre apparaît en lettres d'or, remplaçant l'anonymat : *« Le Doyen des Ombres » par Elias Thorne (et Julien Vane).*

Clara Valmont, cachée dans l'angle mort de la pièce, s'approche en tremblant du corps de son mentor. Elle baisse les yeux sur le cadavre-livre. Elle remarque une petite erreur de ponctuation près de la clavicule d'Elias. Un point-virgule là où il faudrait un point d'exclamation.

Elle sort son propre stylo rouge. L'instinct est plus fort que la survie. Elle se penche pour corriger.

Le livre sur la table s'ouvre de nouveau.

L'encre, sur le sol, commence à ramper vers ses chevilles. Elle a la forme d'un serpent composé de milliers de petites lettres "S".

Ssssssssss.

Elias Thorne, ou ce qu'il en reste, ouvre un œil de papier. Une larme d'encre noire roule sur sa joue-parchemin. Il n'y a plus de doyen. Il n'y a plus de critique. Il n'y a que la littérature, cette bête immonde qui dévore ses propres géniteurs pour engraisser ses rayons.

Le silence revient dans le Sarcophage, interrompu seulement par le bruit de la plume de Clara qui gratte furieusement la peau morte d'Elias, écrivant sa propre condamnation dans la marge de son prédécesseur.

Le récit a soif. Le récit continue. Le récit est la seule chose qui ne mourra pas ici..

Chapitre 14

Le Climax de Sang

Le rouge de Clara Valmont n'est plus une couleur, c'est une sentence de mort appliquée sur le parchemin livide qu'est devenue la joue d'Elias Thorne. La pointe de son stylo bille raye la peau, s'enfonce dans le derme-papier, déchiquetant les fibres d'une vie consacrée à l'arrogance. Elle ne voit pas le cadavre. Elle ne voit qu'une coquille vide infestée de fautes de syntaxe. Elle rature. Elle corrige. Elle excise le superflu.

[DONNÉES SYSTÈME : TEMPÉRATURE AMBIANTE 4°C. HUMIDITÉ 98% (ENCRE VAPORISÉE). RYTHME CARDIAQUE DU SUJET VALMONT : 142 BPM.]

Ssssssssss.

Le serpent de glyphes remonte désormais le long de ses mollets, une traînée de graisse noire qui s'insinue sous le tissu de son tailleur Chanel. Ce sont des lettres de corps 8, des « s » en italique, des « s » gothiques, des « s » cyrilliques, tous unis dans un sifflement de papier froissé. Le Sarcophage n'est plus une chambre forte, c'est l'estomac d'une machine à écrire géante.

— Taisez-vous, murmure Clara à l'adresse du vide. Je n'ai pas fini ma relecture.

Elle n'est pas seule. Dans l'angle mort de la cellule pressurisée, là où les ombres s'agglutinent comme des taches de Rorschach sur les parois d'acier, une silhouette se déplie. Julian Vane. Le benjamin de la bande. Le critique de la « nouvelle vague » numérique, celui qu'Elias méprisait tant. Il est couvert de ratures sombres, des traits

horizontaux qui lui barrent le visage comme les barreaux d'une cage. Ses yeux ne sont plus que deux points d'exclamation fixes, dilatés par la terreur et l'extase.

— Le livre... Clara... le livre dit qu'il ne peut en rester qu'un pour signer, croasse Julian. Il ne s'agit plus de lire. Il s'agit d'éditer.

Il brandit un coupe-papier en argent, une relique de la bibliothèque personnelle de Marcus Thorne. L'objet luit d'un éclat maladif sous les néons agonisants.

(Sans lever les yeux d'Elias)

Votre style a toujours été déplorable, Julian. Trop d'adjectifs. Trop de pathos. Vous êtes un brouillon que j'aurais dû jeter dès la première ligne.

Le public adore le pathos, Clara ! Le public veut du sang sur la couverture ! Regardez la page 412 ! Elle est en train de s'écrire sur votre dos !

Clara sent un picotement glacial entre ses omoplates. Elle se redresse. La douleur est fulgurante, celle d'une plume de fer gravant directement sur sa colonne vertébrale. Elle arrache sa veste. Sa chemise de soie blanche est déjà imbibée d'une encre qui ne vient pas de l'extérieur, mais qui sourd de ses propres pores.

« Elle se tourna vers Julian, la certitude de sa propre fin inscrite en lettres de sang dans les marges de son arrogance. »

Les mots se forment sur sa peau. Elle peut les lire par reflet dans l'acier brossé du mur. Elle est devenue le support. Elle est le média.

— Non, hurle-t-elle. Je suis le sujet ! Pas l'objet !

Elle se jette sur Julian. Ce n'est pas une lutte de force, c'est un choc de grammaires. Il tente de la poignarder avec son coupe-papier, visant le cœur, ou peut-être le verbe principal. Elle le griffe avec ses ongles manucurés, cherchant à arracher les paragraphes qui s'étalent sur son visage à lui. Ils roulent au sol, dans la mare de lettres qui grouille.

L'encre monte. Elle atteint maintenant leurs genoux, puis leurs hanches. C'est un fluide visqueux, chargé de la mémoire de tous les livres brûlés, de tous les manuscrits refusés, de toutes les carrières brisées par un trait de plume assassin. C'est la revanche de l'écrit sur le critique.

— Tu sens ça ? halète Julian, le coupe-papier enfoncé dans l'épaule de Clara. C'est l'asphyxie du récit ! On est dans le goulot d'étranglement ! Le point final arrive, Clara ! On doit décider qui sera le point et qui sera le vide !

Clara ne répond pas. Elle enfonce ses pouces dans les globes oculaires de Julian. Elle ne cherche pas à l'aveugler, elle cherche à effacer les témoins. Sous ses doigts, elle sent la consistance de la pulpe et de l'encre mêlées. Julian hurle, un son qui se transforme instantanément en une suite d'onomatopées graphiques sur le sol :

AAARGH. OOOOOH. SKRIII.

Ssssssssss.

Le livre, sur la table centrale, lévite de quelques centimètres. Ses pages tournent à une vitesse folle, créant un vortex de papier qui aspire l'oxygène de la pièce. Chaque battement de page est un coup de couperet.

*Note de l'auteur (anonyme) : Le conflit entre le formalisme et le contenu ne peut se résoudre que par l'annihilation mutuelle. Clara représente la structure. Julian

représente l'émotion brute. Le Sarcophage exige une synthèse. Une synthèse de chair.*

— Je... corrigerai... tout... murmure Clara.

Elle a réussi à prendre le dessus. Elle est à califourchon sur Julian, dont le visage n'est plus qu'une tache d'encre informe. Elle ramasse le coupe-papier tombé au sol. Elle ne tremble pas. Elle est la rédactrice en chef de l'Apocalypse.

Elle lève l'arme.

— Trop de personnages, Julian. Il faut élaguer.

Elle abat la lame dans la gorge du jeune homme. Mais au lieu de sang rouge, c'est un jet de typographie pure qui s'échappe de la carotide. Des milliers de "O" minuscules, comme des bulles d'air noir, envahissent l'espace. Julian s'agite, puis se fige. Son corps commence à se déshydrater à une vitesse surnaturelle, la peau jaunissant, se recroquevillant, devenant du vélin de haute qualité.

Clara se relève, haletante. Elle est seule. La dernière survivante. La critique ultime.

Elle se tourne vers le livre. Le silence est désormais absolu, un silence de bibliothèque hantée. L'encre au sol s'est immobilisée. Elle attend.

Elle s'approche de la table. Le livre est ouvert à la dernière page. La page est blanche, à l'exception d'une petite ligne au sommet, écrite dans une police qui ressemble étrangement à sa propre écriture manuscrite :

« Et ainsi, Clara Valmont resta seule dans le noir, réalisant que pour achever le chef-d'œuvre, il ne manquait qu'une chose : la signature du sang. »

En dessous de la phrase, un espace vide. Une ligne pointillée.

— Non, chuchote-t-elle. Je ne signerai pas. Je refuserai la publication. Je vous mettrai un zéro pointé.

Elle tente de s'éloigner de la table, mais ses pieds sont soudés au sol. L'encre a durci. Elle fait corps avec le Sarcophage. Elle lève les mains : elles sont devenues translucides. On peut voir ses veines, mais ce ne sont pas des veines, ce sont des lignes de texte qui circulent sous sa peau, pompées par un cœur qui bat au rythme d'un métronome.

« Elle comprit alors que le lecteur n'était pas Thorne. Le lecteur n'était pas le monde extérieur. Le lecteur, c'était la mort. Et la mort est un critique très exigeant. »

Clara sent ses poumons se remplir de poussière de papier. Elle essaie de crier, mais seule une virgule s'échappe de sa bouche. Elle s'effondre sur le livre. Sa joue presse la ligne pointillée.

Le stylo rouge qu'elle tenait encore roule sur la table et vient se planter, pointe la première, dans sa propre jugulaire.

Le liquide s'écoule. Un rouge profond, vibrant, le seul pigment véritable dans ce monde de gris et de noir. Il s'étale sur la page blanche. Il remplit l'espace vide. Il dessine une forme qui ressemble à une signature, ou peut-être à une rature finale.

Le livre se referme d'un coup sec. Un bruit de cercueil qu'on scelle.

Sur la couverture de cuir humain, le titre change. "Lisez-Moi Avant de Mourir" s'efface. À la place, en lettres d'or gravées dans la souffrance, apparaît un nom unique :

[ERREUR SYSTÈME : FIN DE RÉCIT DÉTECTÉE. DÉPRESSURISATION DU SARCOPHAGE EN COURS. LES ARCHIVES SONT PRÊTES POUR LA CONSULTATION ÉTERNELLE.]

Le noir. Le silence. Le point.

Chapitre 15

Le Point Final

L'encre n'est plus une substance, c'est une mare de goudron biologique qui palpite encore d'une haine syntaxique, un résidu de conscience étalé sur du vélin qui refuse de sécher. Elias Thorne regarde le cadavre de Clara Valmont avec la distance clinique d'un typographe observant une coquille dans un dictionnaire de luxe. Elle est la rature. Elle est le dernier obstacle entre le récit et son achèvement. Le silence du Sarcophage n'est pas une absence de bruit ; c'est une pression acoustique, un bourdonnement de milliers de mots non dits qui se pressent contre les parois de béton et de plomb.

Le monocle d'Elias tombe. Il ne le ramasse pas. À quoi bon voir clair quand la réalité elle-même vient de subir une ablation définitive ?

Sur la table, le livre — ce nexus de cuir humain et de secrets fétides — émet une chaleur de nouveau-né fiévreux. La couverture, qui portait autrefois le titre prometteur de leur perte, n'affiche plus qu'un seul mot, une épitaphe gravée dans l'or hurlant : .

Ce n'est pas un nom. C'est une accusation universelle.

Elias tend une main tremblante, ses doigts tachés de la nicotine des décennies passées et du sang frais de la minute présente. Il touche la reliure. La sensation est celle d'une peau qui frissonne sous le contact. Le livre n'est pas mort. Il est rassasié. Les carrières brisées, les plagiat, les suicides provoqués par un paragraphe assassin : tout a été digéré, converti en une prose si parfaite qu'elle ne peut exister dans un monde imparfait.

[PROTOCOLE DE SORTIE : ACTIVATION]

Un sifflement pneumatique déchire la stase. Ce n'est pas le son d'une porte qui s'ouvre, c'est le son d'une réalité qui se déchire. Elias se retourne. Les portes blindées, ces mâchoires d'acier qui les avaient broyés pendant des heures de lecture forcée, reculent dans les murs avec une lenteur cérémonielle.

L'air qui s'engouffre n'est pas l'air frais de la nuit de Marcus Thorne. C'est un vide stérile. Une absence d'oxygène. Une odeur d'imprimerie désaffectée.

Elias fait un pas vers la sortie, mais ses yeux reviennent au manuscrit. Le papier commence à fumer. Une combustion spontanée, interne, née de la friction des vérités trop lourdes pour le support physique. Les pages se tordent comme des membres en plein spasme. Le feu n'est pas orange ou rouge. Il est d'un blanc de magnésium, une lumière qui efface plutôt qu'elle n'éclaire.

« Non », murmure Elias. Sa voix n'est qu'un craquement de parchemin sec. « Pas après ce que nous avons payé. »

Le prix ? Six cadavres et une âme en lambeaux. Le chef-d'œuvre absolu, la révolution littéraire promise par Marcus, est en train de se transformer en un tas de cendres blanches, une poussière de voyelles calcinées.

SCÈNE : EXTÉRIEUR / COULOIR DU SARCOPHAGE – CONTINUITÉ

Elias Thorne titube hors de la salle. Il s'attendait à voir la police, des journalistes, ou au moins le fantôme ricaneur de son mécène. Il n'y a rien. Le couloir s'étend vers une obscurité géométrique. Les lumières LED clignotent selon un code morse que personne ne peut plus décoder.

Il se retourne une dernière fois. Le manuscrit est maintenant un brasier miniature. La fumée dessine des formes dans l'air — des visages, peut-être, ou des paragraphes de repentir qui s'évaporent avant d'être lus. La chaleur est insoutenable, non pas pour la peau, mais pour la mémoire. Chaque seconde qui passe, Elias sent un mot s'effacer de son propre esprit.

Le titre. Comment s'appelait ce livre ?

Lisez-moi avant de...

Avant de quoi ?

La porte se referme. Le Sarcophage est de nouveau scellé, contenant ses cendres et ses morts. Elias est seul dans le couloir, un survivant sans histoire, un critique sans texte, un homme réduit à une ponctuation inutile.

Il marche vers la sortie, vers ce qu'il pense être la surface. Mais il n'y a pas de surface. Il n'y a que le silence du Sarcophage qui s'est étendu au monde entier. Marcus Thorne n'a pas seulement enfermé sept critiques dans une pièce ; il a enfermé la littérature dans une tombe et a jeté la clé dans l'incendie de leur propre vanité.

Le monde dehors ? Il est blanc. Une page vierge, immense, terrifiante.

Pas de relief. Pas d'ombre. Pas de dialogue.

Elias Thorne s'arrête. Il cherche un stylo dans sa poche. Ses doigts ne rencontrent que du vide. Il veut crier une dernière critique, une insulte finale au génie malfaisant qui l'a conduit ici, mais sa langue est lourde, chargée de toute la poussière de papier qu'il a avalée.

Il s'assoit contre le mur de béton froid. Il regarde ses mains. Elles s'effacent. Le grain de sa peau devient du grain de papier. Ses veines deviennent des lignes de texte illisibles.

L'expérience est terminée. Le texte a dévoré ses lecteurs, et maintenant, il se dévore lui-même.

Reste le silence.

Le silence souverain.

Le silence qui précède la fin de tout récit.

Elias ferme les yeux.

Le dernier battement de son cœur est un point final.

.

FIN

Merci d'avoir lu "Lisez-Moi Avant de Mourir"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)